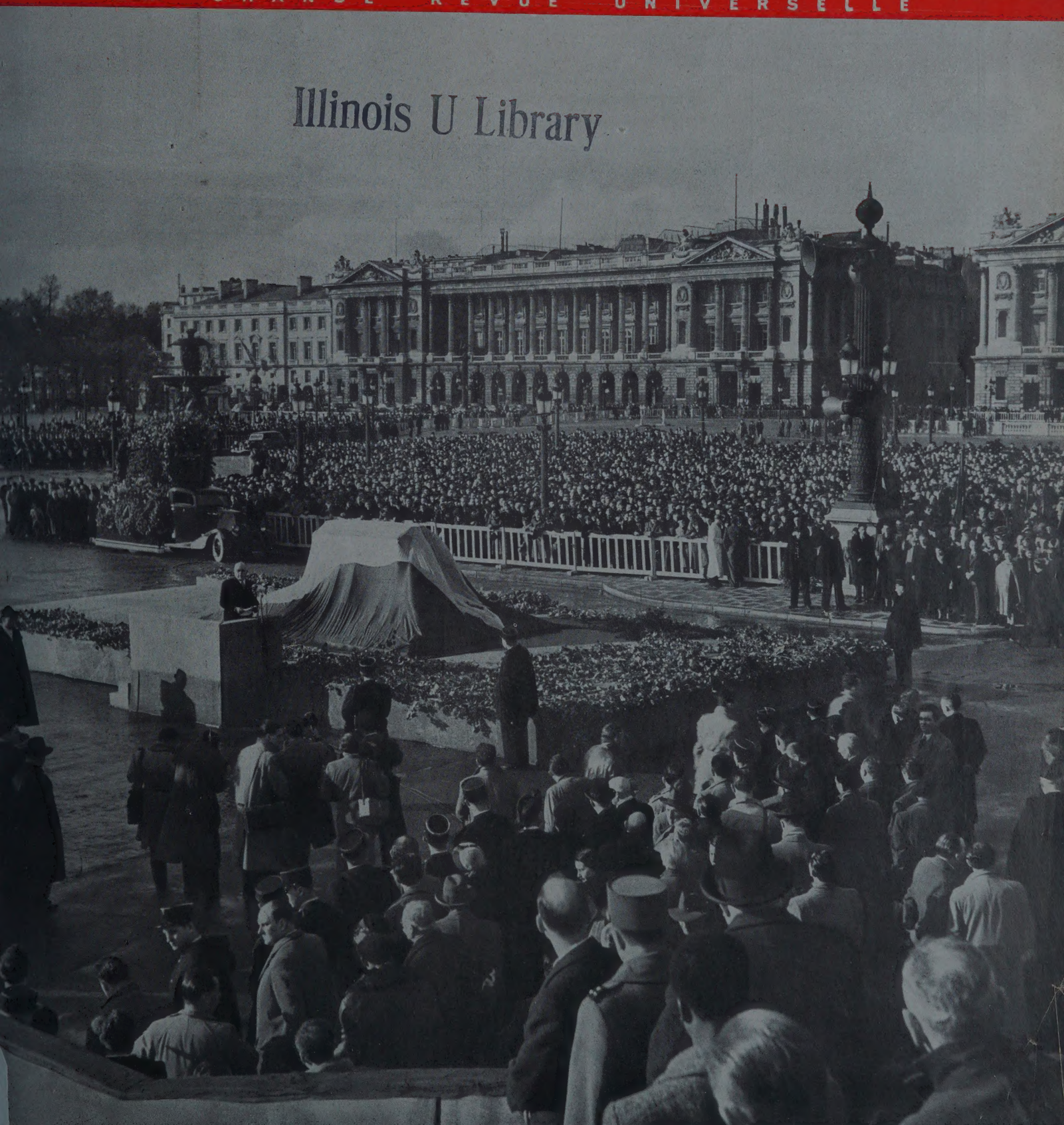
8 AVRIL 1950

N° 234 100 FRANCS

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library



LES OBSÈQUES DE LÉON BLUM

Le Président de la République a tenu à adresser un dernier salut à Léon Blum, à qui l'unissait une longue amitié. « N'attendons pas pour nous unir », a dit M. Vincent Auriol en terminant le discours qu'il prononça place de la Concorde devant une foule nombreuse. Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte).

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.
L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».
L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.
L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	7	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

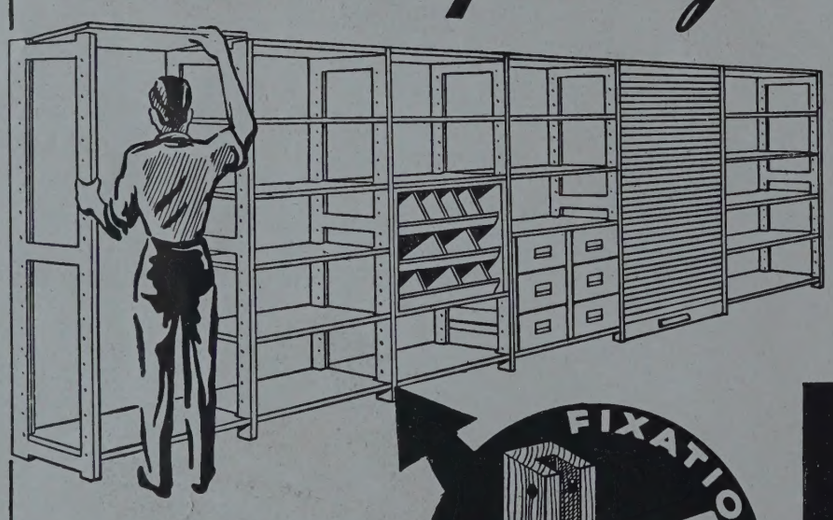
Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

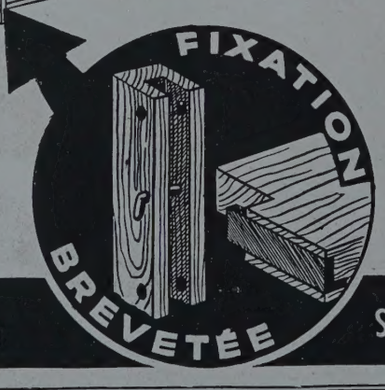
les rayonnages démontables

Lundia

BREVETÉE S. G. D. G.
MARQUE DEPOSEE



Demandez Documentation N° 42 au Service Commerc., 138, Rue de la Jarry - VINCENNES - DAU. 36.81 - FLA 05.24 ou à notre Agent Régional.



LUNDIA

COMPAGNIE GÉNÉRALE DES BOIS MANUFACTURÉS AUBIGNY (Cher)
S.A.R.L. au Capital de 1.500.000 Francs
Sce Cial : 138, Rue de la Jarry, VINCENNES - DAU 36-81

BREVET SUÉDOIS
FABRICATION FRANÇAISE

STANDARDISÉS, AMOVIBLES, INTERCHANGEABLES

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI

VOYAGE PRATIQUE

— Que faites-vous sur la cloche ?

— Je vais à Rome pour l'Année Sainte. Les transports sont si chers !... Je profite de l'occasion !...

HEUREUX PRÉSAGE

— Je vois un neuf de pique ! D'habitude c'est mauvais signe, mais cette semaine c'est un neuf de Pâques ! Il annonce un cadeau.

AU SABBAT

Satan. — Leurs « manches à balais » me donnent une idée !... Si j'envoyais une escadrille de sorcières pour empêcher les cloches de voler vers Rome ?

BLASÉE !

La bouteille. — Si vous étiez cloche d'église, vous pourriez aller à Rome respirer le parfum de l'Italie !

La cloche a fromage. — Oh ! je l'ai déjà respiré... J'abrite souvent du « gorgonzola » !

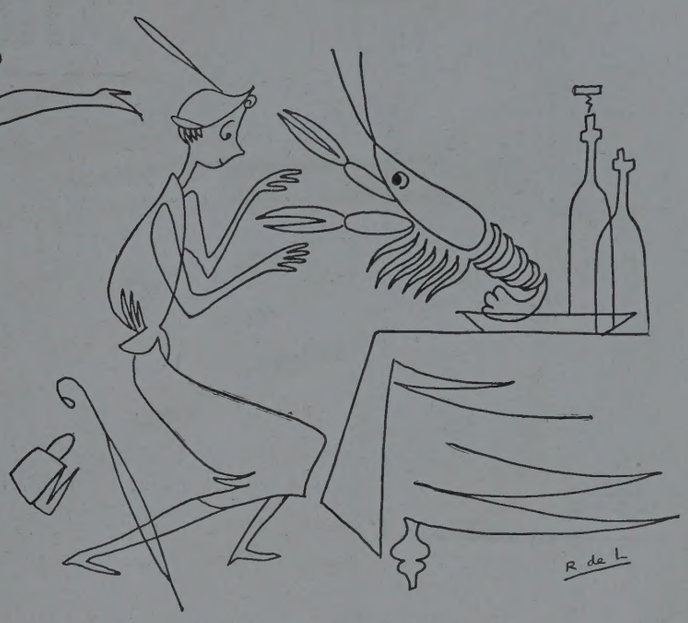
QUESTION PASCALE

— Elève Pénible, que fit Christophe Colomb pour mettre un œuf en équilibre, debout sur sa coquille ?...

— Heu... il le mit dans un coquetier !

Pub. M. NOIRCLERC — N° 5.028

LA FEMME QUI FAIT
LE GRAND ECART



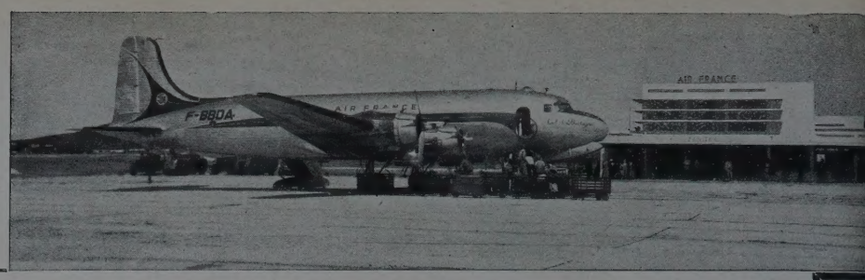
COMME LA FEMME QUI
FAIT UN PETIT ECART
(DE REGIME)

PORTE UNE

Scandale

la GAINE que portent toutes les femmes

TANGER

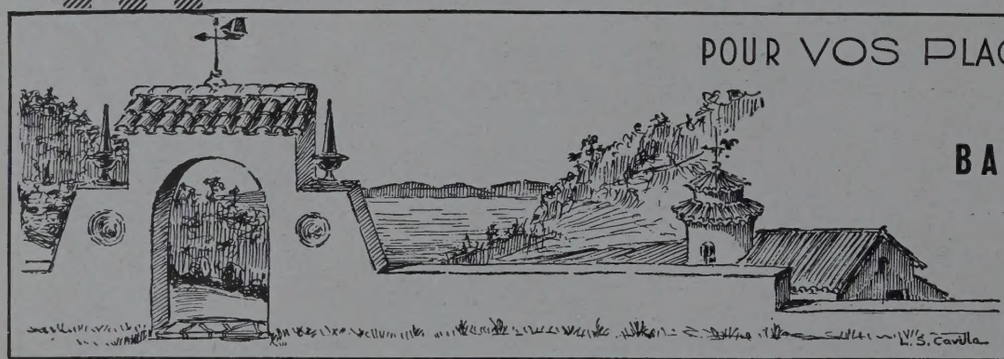


LA PRÉSERVATRICE
LA PRÉSERVATRICE MAROCAINE
Assurances toutes branches
54, boulevard Pasteur
Tél. : 6318 **TANGER**

Profitez d'un nouvel avantage par D. C. 4.
AIR FRANCE
AFFAIRES TOURISME
EXACTITUDE CONFORT
PARIS ⟵ **5 h.** ⟶ **TANGER** ⟵ **1 h.** ⟶ **CASA**

Place de France et boulevard Pasteur.

7 PLACE DE FRANCE **TAILLEUR** **Roger Valrant** **CHAUSSEUR**
Les plus beaux choix de Tissus anglais de l'Afrique du Nord pour HOMMES et DAMES, de DORMEUIL frères de LONDRES, TOWNTEX-TRITWIST-SPORTEX. Coupe et façon très soignées
S'habiller à Tanger, c'est rembourser son voyage.



POUR VOS PLACEMENTS IMMOBILIERS
Adressez-vous à :
BANCO INMOBILIARIO DE MARRUECOS
1, rue de La Haye TANGER

Visitez le Brooks Club de Tanger et sa merveilleuse piscine

AGENCE GÉNÉRALE ALBERT TARPIN
2 bis, rue Goya
Représentation
Commission
Gestion de Sociétés
TANGER

Banque Commerciale du Maroc
TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
SALLES FORTES
Câble : « COMMERCIAL »
TANGER

Beau Brummel
TAILLEUR
CHEMISIER
Rue de Fès
Tél. : 5379

HOTEL VILLA DE FRANCE
Restaurant et Bar sur les terrasses, dans les Jardins. Dîners dansants. Cocktail-Parties

VUE UNIQUE SUR LA MER ET LA CASBAH

Pub. P.-G. EVRARD, Villa Roma - TANGER.

TANGER

à 5 heures de Paris

VUE SUR LA VILLE ANCIENNE

TANGER

Un site exceptionnel

Un climat idéal

LE PATIO DU PALAIS DES SULTANS

Renseignements :

OFFICE DU TOURISME — TANGER

TOUTES AGENCES DE VOYAGES

LA BOURGOGNE PRODUIT LES MEILLEURS VINS DU MONDE...

LE CHATEAV DE LA TOVR
★ AV CLOS VOVGEOT ★
Propriété de la Maison
MORIN PÈRE & FILS
est le meilleur des Bourgognes

Moisson de fleurs

L'ÉTABLISSEMENT LÉON PIN

vous offre son Colis « **PROFUSION** », qui contient les plus splendides variétés d'Ognons à Fleurs d'Eté.

Composition du colis :

1 GLAIEUL Nouveau ABU ASSAN, bleu pensée intense ;
1 GLAIEUL Nouveau BLUE HERALD, bleu lavande ;
20 GLAIEULS Hybrides à grandes fleurs variées ;
1 ARUM d'Ethiopie, belle plante d'appartement à fleurs blanches ;
1 CANNA à fleurs d'Orchidées ;
10 MONTBRETIAS Orangés Remontants ;
6 TRÈFLES à 4 feuilles (Porte-Bonheur de Paris).

Les Glaïeuls bleus sont de création toute récente : ce coloris était totalement inconnu dans les Glaïeuls il y a quelques années.

La valeur réelle du Colis « **PROFUSION** » est de 890 fr. ; il est offert au prix exceptionnel de **590 francs** seulement, franco de port et d'emballage à domicile.

Une notice de culture est jointe à chaque envoi.

CHRYSANTHÈMES D'AUTOMNE à très grandes fleurs

Vous pouvez très facilement produire vous-même ces fleurs si recherchées pour la Toussaint.

Le **colis B** de **20 CHRYSANTHÈMES** à très grosses fleurs, tous coloris assortis, est vendu **785 francs** seulement, franco de port et d'emballage à domicile.

A chaque colis, nous joignons gratuitement une notice donnant toutes indications pour réussir cette attrayante culture, et une forte plante de

Chrysanthème LEON PIN

magnifique Nouveauté à fleur rouge et or, représenté ci-dessus.

Paiement par mandat poste ou chèque bancaire joint à la commande (dans la même enveloppe) ou contre remboursement (frais de remboursement en plus).

Feuille et Fagréable dans votre Jardin

ÉTABLISSEMENT HORTICOLE LÉON PIN

Saint-Genis-Laval près Lyon (Rhône) - FRANCE

Compte Postal 918-45 Lyon

Feuille et Fagréable dans votre Jardin

Marque déposée — Marque déposée

Nous ajoutons gratuitement un **FERRARIA PAVONIA,** curieuse plante dont les fleurs rappellent le dessin et les riches couleurs des plumes de paon, aux commandes comprenant plusieurs colis, pour faire bénéficier nos Clients de l'économie réalisée sur l'emballage.

Joyeuses Pâques !

Offrez-lui le cadeau qu'il attend

Le Rasoir électrique **Calor**

qui convient à toutes les barbes même les plus dures.

Il se rasera avec douceur en moins de trois minutes... Et le visage que vous aimez conservera toute sa jeunesse.

En vente chez les Electriciens, et Couteliers

Calor LYON-MONPLAISIR

6me ANNÉE — NUMÉRO 234

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

8 AVRIL 1950

Phot. *N. Y. Times.*

LE PROBLÈME MILITAIRE AUX ÉTATS-UNIS

Dans sa résidence de Key West, la « Maison Blanche d'hiver », le président Truman a longuement conféré avec M. Johnson, secrétaire d'Etat à la Défense. Celui-ci, à l'issue de l'entretien, a affirmé que, contrairement aux déclarations du général Eisenhower, la sécurité du pays était garantie.

ACTUALITÉS MONDIALES D

ROME. Le prétendant au trône d'Espagne, don Juan, et sa femme ont été reçus par S. S. le pape Pie XII à l'occasion du pèlerinage qu'ils ont accompli pour l'Année Sainte. Les voilà à leur sortie du Vatican.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

LA HAYE. Les comités du pacte atlantique se sont réunis pour organiser la défense occidentale. Le comité des armements, qu'on voit ici en séance, a étudié la production du matériel. Puis les chefs d'état-major ont dressé un plan militaire qui a été soumis au comité des ministres de la Défense des nations intéressées.

SAIGON. Un renouveau d'agitation s'est produit Viet-Nam, et particulièrement dans la capitale de Cochinchine, où de nombreuses et violentes rencon ont opposé la police vietnamienne aux manifesta

NEW-YORK. Le maître Arturo Toscanini vient de fêter ses quatre-vingt-trois ans. Il n'en projette pas moins, avec l'orchestre de la N. B. C., une nouvelle tournée qui lui fera visiter 21 villes en six semaines.

LONDRES. M. Harold Laski, un des théoriciens du socialisme anglais, vient de mourir à cinquante-six ans. Il joua un grand rôle dans le parti travailliste. Le voilà photographié à son retour d'un voyage en Amérique.

PARIS. Les anciens combattants hellènes en Fr ont ranimé la flamme sur le tombeau du Soldat inco S. E. l'ambassadeur de Grèce, M. Raphaël, entour nombreuses personnalités, assistait à cette cérém

PARIS. Au Quartier Latin, des étudiants communistes ont violemment manifesté contre la guerre au Viet-Nam. Plusieurs collisions se sont produites avec le service d'ordre, et la police a procédé à quelques arrestations.

MELUN. Toutes précautions ayant été prises par les artificiers de Versailles chargés de l'opération, la bombe allemande tombée en 1944 près de Vaux-le-Pénil a explosé. Seules quelques toitures ont été endommagées.

ROME. Les troubles déclenchés en Italie par les munistes ont été violents. Des manifestants s'étant giés dans la basilique Sainte-Marie-Majeure, la p pour les expulser, utilisa des lances à ince

LA SEMAINE

ARIS. Le président de la République félicite le nistre d'Irlande à Paris, M. Sean Murphy, auquel il nt de remettre au cours d'une cérémonie à l'Elysée insignes de grand-officier de la Légion d'honneur.

NDRES. Un très nombreux public a assisté aux pétitions de saut à ski qui mettaient aux prises currents anglais et norvégiens et pour lesquelles avait fait venir de Norvège 45 tonnes de neige.

GRADE. Les premières élections générales depuis ont donné la majorité au Front National de goslavie. Acclamé par la foule, le maréchal Tito end au bureau de vote pour déposer son bulletin.

D'un Samedi à l'Autre

PAR XXX

La première personnalité que nous avons rencontrée dans ce récent congrès est universellement connue. Discuté à ses débuts, le docteur Knock est en effet admiré aujourd'hui, même par ses anciens détracteurs. Il est devenu professeur libre de clinique, et sa rosette de commandeur n'ajoute même pas à son autorité pour tout ce qui touche la médecine psycho-somatique, dont il est à bon droit considéré comme un des fondateurs, avant la lettre. Il a montré mieux que quiconque que par le mental on doit arriver à la maladie. Qui pourrait se guérir s'il ne se sait malade ? N'est-ce pas là la pièce première de son enseignement ? Il était accompagné de celui qu'il nomme l'ami de ses débuts : le docteur Parpalaid. Celui-ci, surmené par une lourde clientèle, a dû la quitter, mais c'est pour user ses dernières forces comme médecin-chef d'un important service de la Sécurité sociale. Il est encore sous le coup d'une vive émotion dont il veut bien nous expliquer la cause. Dans une controverse où lui-même versait au débat une très importante contribution statistique établie par ses services, il venait d'être violemment pris à partie par un confrère qui concluait en l'accusant de sectarisme allopathique. Le docteur Parpalaid s'élevait avec force contre de tels procédés : « Un congrès scientifique ne doit pas être l'occasion de telles violences. Passe pour des voies de fait, mais des violences de langage ! Qui pourrait en prévoir les conséquences ? Sectarisme ! Est-ce là une accusation à porter contre un homme pour qui l'éclectisme fut une règle d'or ? Mais le comble est cette imputation d'allopathisme ! Où une telle idée a-t-elle pu naître ? Le concept d'allopathie nous est étranger. La Faculté en parle-t-elle ? Quel maître s'y est jamais référé dans son enseignement ? » La colère étouffe le digne praticien, et le professeur Laurent Pasquier, dont la science ne fait pas oublier l'illustre ascendance, peut d'un ton plus uni apporter le point de vue de la Faculté elle-même : « Soyez en paix, monsieur Parpalaid, un congrès que n'auraient pas marqué quelques intempérances de langage serait-il un vrai congrès médical ? Au surplus vous avez fort bien posé le problème. Nous ignorons l'homéopathie et du même coup une prétendue allopathie qui ne pourrait se définir que par rapport à elle. Cela ne va pas sans raison : l'homéopathie est une religion, avec son prophète, Hahnemann, ses prêtres, ses adeptes et son dogme. Qu'est-ce d'autre, en effet, qu'un dogme révélé, que cette affirmation de la vertu curative des semblables ? Dogme encore que la vertu des petites doses et miracle en vérité que l'accroissement de l'effet avec la diminution de la dose. Enfin on nous accuse de ne penser qu'à combattre les symptômes un à un en leur opposant chaque fois une drogue d'action contraire... Cela peut être vrai, mais ce n'est pour nous qu'un pis-aller ; quant à l'accusation d'accabler nos malades sous le poids de nos médicaments, elle n'a jamais été très solide, et le titrage des plus modernes en « unités » biologiques, qu'aucun poids ne pèse directement, montre assez que l'accusation est vaine. »

« A coup sûr, dit le professeur Knock, à qui le silence semblait peser, l'homéopathie n'est pas notre fait, mais il faut prendre le bon où il se trouve, pour le plus grand bien du malade. Rendons grâces aux homéopathes d'avoir largement contribué à attirer notre attention sur l'acupuncture et la chiropratique. L'existence d'arcs réflexes est un fait d'expérience, et l'on comprend que, le cas échéant, l'aiguille de l'acupuncteur soit capable de modifier l'influx nerveux, partant, d'améliorer le malade. La chiropratique, elle, peut nous révéler de véritables trésors : ne vous semble-t-il pas que, de nos jours, les gens n'ont pas souvent les vertèbres à leur place ? Ne vous semble-t-il pas séduisant de les y remettre par quelque massage approprié ? Peu importe que ces déplacements ne se voient pas sur les radiographies si quelque manœuvre adroite doit guérir la sciatique ou la constipation. Avoir le malade bien en main et essayer ce qui peut lui rendre service, n'est-ce pas notre devoir ? » Le docteur de la Fuye intervient vivement : « L'homéopathie et l'acupuncture ne sont pas des sujets badins. Ceux qui négligent l'expérience des spécialistes et l'expérimentation homéopathique méritent d'être taxés de légèreté et peut-être de mauvaise foi. »

★

Le professeur agrégé Marcel Perrault, Berrichon patient et paisible, avait suivi jusque-là ses confrères en silence. Mais il fallait, bien entendu, qu'un représentant autorisé des disciplines classiques gardât le dernier mot : « Nous sommes de modestes praticiens et presque des empiriques. Il est juste de noter pourtant que nous aussi nous avons sinon un prophète du moins un dogme, le mot de Claude Bernard : la médecine [est] expérimentale. Hors cela, elle n'est pas. Un bon dosage en dit plus long qu'un long discours, et à coup sûr nous ne sommes pas des allopathes. » Au tournant de la rue de l'Ecole-de-Médecine, ses interlocuteurs s'évanouirent, et il partit seul le long du boulevard Saint-Germain, rêvant à quelque hormone ou même à quelque « freinateur d'hormone » dont il a déjà, très expérimentalement, tiré parti.

MALAISE DE L'ARMÉE (*)

III

DES RESPONSABILITÉS EN MATIÈRE DE DÉFENSE NATIONALE

PAR LE GÉNÉRAL DE MONSABERT

On prête à un de nos derniers ministres des propos déjà attribués à un grand personnage de la Troisième République : « La défense nationale, aurait-il dit, n'est plus désormais l'affaire des militaires » ; et à son prédécesseur : « La guerre est une chose trop sérieuse pour la confier aux généraux. » Il est vrai que cette dernière boutade passée, et la guerre venue, on s'empressa de faire appel à eux. Quand les affaires tournent mal, ils sont toujours là pour en prendre les responsabilités.

Ces réflexions ministérielles — quelle que soit la portée que leurs auteurs réels ou présumés aient voulu leur donner — répondent cependant à une vérité première, à savoir que la conduite de la guerre est affaire de gouvernement et qu'elle est le résultat d'une politique générale qui engage tous les organismes de l'Etat.

Politique intérieure et politique militaire se complètent.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, cette vérité n'est pas nouvelle ; ce qui est nouveau, c'est l'éclipse qu'elle a subie. L'avènement des institutions démocratiques, la création des armées nationales ont eu pour effet de séparer de plus en plus des rouages qui jadis étaient réunis sous une même autorité dans la personne du souverain. En Napoléon Ier, c'est le chef d'Etat beaucoup plus que le grand capitaine qui a finalement été vaincu. Il était facile au monarque absolu d'avoir l'armée de sa politique et d'appuyer celle-ci à coups de démonstrations militaires. Avec les institutions parlementaires, tous les liens se sont relâchés entre les tâches du gouvernement. Les chefs des armées, hantés par une technicité chaque jour plus tyrannique, ont eu tendance à s'isoler et à concevoir la stratégie dans l'abstrait, sans tenir compte de la politique, qui leur livrait cependant l'instrument premier du combat.

Que l'on sente le besoin de faire machine arrière n'est qu'un effet de sagesse : la défaite de 1940 nous a cruellement mis devant la réalité de ces vérités méconnues.

En dégageant la philosophie de notre défense nationale dans le cadre de la politique générale de 1919 à 1939, on ne peut manquer d'être frappé de la divergence des politiques suivies par les différents départements ministériels au sein des mêmes gouvernements.

Héritière des traités de paix faisant suite à une grande victoire alliée — dont la France pouvait s'attribuer la plus grande part et que devait garantir son attitude — notre politique étrangère était engagée par des obligations impérieuses à l'égard des Etats nouveaux nés du triomphe de nos armes et de nos idées. Cependant les faiblesses et les abandons de notre diplomatie rendaient chaque jour plus difficile l'application de nos devoirs. Notre politique intérieure semait l'illusion de la paix par le désarmement des esprits. Notre politique militaire suivait, sans tenir compte des conjonctures extérieures. Tant et si bien qu'en 1939, malgré un essai tardif de redressement devant le danger, nous n'avions pas l'armée de notre politique étrangère, tout incertaine qu'elle fût. On en connaît le résultat.

C'est à la lueur de cet exemple que l'on peut établir la part de responsabilité revenant à chacune des branches gouvernementales dans la défense du pays. C'est à sa lumière qu'il faut examiner l'état actuel de notre défense nationale dans le cadre des conjonctures qui commandent notre politique étrangère, et dont le pacte de l'Atlantique est la marque tangible. Avons-nous prévu le rôle qui reviendrait obligatoirement à la France dans cette défense de l'Occident ? Avons-nous conduit notre politique militaire en fonction de nos devoirs ? Avons-nous la politique intérieure préparant la nation aux plus terribles éventualités ? Très franchement, il n'est que d'ouvrir les yeux pour voir la discordance de nos actions gouvernementales.

Les forces militaires ne sont qu'une partie des forces du pays

Comme le voulaient exprimer, je pense, nos ministres de tout à l'heure par leurs boutades, il n'est que temps, s'il n'est pas trop tard, d'organiser une défense nationale cohérente dans toutes ses parties. Il est aujourd'hui de notoriété publique qu'elle doit mettre en œuvre toutes les forces du pays — dont les forces militaires. Cette vérité courante n'est cependant pas entrée dans le domaine des réalisations. Les conséquences qu'elle entraîne expliquent ce retard. La conduite des opérations, comme celle de la guerre, est déterminée par la défense nationale telle qu'elle a été réalisée en temps de paix. C'est sur ce plan que les responsabilités s'établissent. Les militaires seraient très heureux que chacun veuille bien en prendre sa part, et ils souhaiteraient qu'il en soit fait une juste distribution. Je crains que la responsabilité qu'on leur abandonne si généreusement le moment venu ne soit précisément la pierre d'achoppement de cette construction toujours remise sur le chantier. Les hommes politiques chargés de cette entreprise se heurtent à deux considérations des plus contradictoires : leurs engagements à l'égard du « parti » et de l'électeur ; leur responsabilité dans l'angoissant dilemme : victoire ou défaite ! Car victoire et défaite se préparent en temps de paix. La guerre ne fait pas de miracle. C'est chose bien dangereuse que de l'abandonner aux improvisations. Les généraux moins que les autres n'aiment improviser. Et pourtant ! Ils se battent toujours avec le cœur et le sang de leurs soldats, qui ne remplacent, hélas ! ni les armes, ni l'instruction, ni même le nombre, qu'on ne leur donne jamais autant que leur mission le rendrait nécessaire. Et que dire du moral de la nation, condition première de la lutte ?

Il faudrait, une bonne fois, désigner les responsables dans cette distribution des cartes pour le jeu le plus terrible qui soit.

C'est, en définitive, autour de ce problème que tourne toute la discussion.

On voudrait minimiser le rôle des chefs militaires en temps de paix et les charger de toutes les responsabilités en temps de guerre. Leur rôle est pourtant équivalent dans les deux cas : tant vaut la préparation, tant vaut l'action. Tant qu'on leur laissera l'exécution des opérations, on ne pourra leur dénier le droit de parler haut dans la préparation technique de tout ce qui s'y rapporte : constitution et organisation des armées, instruction, armements, discipline — toutes choses, répétons-le encore avec Ardant du Picq, « qui se tiennent comme les doigts d'une main ».

Au delà de cette préparation, la conduite des opérations militaires se fait, bien entendu, dans le cadre de celle de la guerre, qui est affaire de gouvernement ou, plutôt, de gouvernements associés, et c'est pourquoi l'armée est désormais liée à la diplomatie.

Signalons en passant que, dans un pays où les mots ont tant d'importance, il serait bon de réserver le terme « stratégie » aux opérations elles-mêmes, donc à la chose militaire, et de reporter à la « conduite de la guerre » le cadre dans lequel cette stratégie s'emploie. Mais, une fois ce cadre déterminé, la stratégie a des règles qu'il serait dangereux de violer et demande à ceux qui la conduisent des qualités intuitives et déductives qui réclament des techniciens.

Il nous faut un chef d'état-major général.

Ces données situent la position du « militaire » dans la défense nationale. Elles nécessitent la désignation d'un chef d'état-major général, technicien stratégique du chef constitutionnel des armées, qu'il doit accompagner dans toutes les réunions des chefs d'Etat interalliés. Il ne peut dépendre que de lui.

En temps de guerre il a la charge des impératifs stratégiques à débattre avec les hautes autorités militaires alliées et qui conditionnent la conduite de la guerre. Le maniement du bombardement stratégique est un exemple particulier des liens qui existent entre celle-ci et la stratégie pure. Il a la charge des nécessités militaires de tous ordres correspondant pour son pays à la mise en œuvre des opérations et doit connaître de leurs répercussions dans tous les autres domaines de la défense nationale. C'est à ce prix seulement que les armées peuvent remplir leur mission propre, qui est de vaincre les forces adverses.

En temps de paix, en dehors de la préparation dans le cadre interallié, il doit veiller à ce que le pays dispose constamment de l'armée correspondant à la politique poursuivie. Il doit empêcher du poids de toute son autorité qu'un déséquilibre puisse se produire entre elles, c'est-à-dire entre le but poursuivi et les moyens correspondants.

Un tel rôle dépasse de beaucoup celui d'un simple secrétariat. Le chef d'état-major général doit être le plus haut chef des armées et jouir sur elles d'une autorité constante.

Ce rôle délimite sa responsabilité.

Or c'est justement de cette responsabilité qu'on ne veut pas. On cherche à la diluer dans des conseils où l'on puisse s'appuyer sur l'avis plus facile de l'un ou de l'autre, au lieu de se heurter à la conscience d'un responsable.

La hantise des gouvernements du temps de paix, c'est d'être placés devant les conséquences lointaines d'une politique au jour le jour, qui ne poursuit à leurs yeux d'autre but que l'élection prochaine. A-t-on assez reproché à nos grands chefs successifs d'avant 1939 de ne pas avoir démissionné ! S'ils l'avaient fait on aurait crié au crime de lèse-République ! Eh bien, ce geste — le plus nécessaire qui soit à la République — il faut le rendre républicain.

Dès le temps de paix la Nation doit être organisée.

A côté de ce domaine irréductible des forces armées, il y a celui de toutes les autres forces nationales qui relèvent des divers départements civils. Leur importance et leur rôle répondent au caractère soudain et total de la guerre, qui peut atteindre du premier coup tous les êtres et toute la superficie du pays et de l'Union française. Cette notion réclame l'exploitation de toutes les ressources. Elle consacre l'interdépendance de tous les éléments de la vitalité nationale. Soudaine dans ses manifestations, la guerre n'est plus celle « de

(*) Voir *France-Illustration* des 25 mars et 1er avril 1950.

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
CHEF DES ARMÉES

PRÉSIDENT DU CONSEIL
CHARGÉ DE LA DÉFENSE NATIONALE

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR
MINISTÈRE DES P. T. T.
MINISTÈRE DES FINANCES ET AFFAIRES ÉCONOMIQUES
MINISTÈRE DU TRAVAIL
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE
AFFAIRES ÉTRANGÈRES
MINISTÈRE DES FORCES ARMÉES

HAUT COMMISSAIRE A LA DÉFENSE NATIONALE (ADJOINT CIVIL)
CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE LA DÉFENSE NATIONALE (ADJOINT MILITAIRE)

PROTECTION NATIONALE
SERVICES PUBLICS
ÉCONOMIE DE GUERRE
ÉDUCATION NATIONALE
RECHERCHE SCIENTIFIQUE
ÉTAT-MAJOR INTERARMÉES

VICE-PRÉSIDENT DU COMITÉ PERMANENT MILITAIRE DE DÉFENSE NATIONALE

MINISTÈRE DES TRAVAUX PUBLICS ET TRANSPORTS
MINISTÈRE DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE

COMMANDANT DE T. O. X.
COMMANDANT DE T. O. Y.
COMMANDANT DÉFENSE INTÉRIEURE DU TERRITOIRE
COMMANDANT DÉFENSE AÉRIENNE DU TERRITOIRE
CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE LA MARINE
CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE L'AIR
CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE LA GUERRE

[1] *Tous les ministères intéressés et aussi, mais avec voix consultative, l'adjoint civil et l'adjoint militaire au président du Conseil chargé de la Défense nationale font partie du Comité de défense nationale ou Comité de guerre. L'organisme permanent et responsable de la D. N. est constitué par les deux adjoints, les Forces nationales et le Comité permanent militaire de la D. N. Enfin, le Conseil supérieur de la D. N. comprendrait les organismes précités. Notons que les trois chefs d'état-major dépendent du chef d'état-major général des armées en même temps que du ministère des Forces armées. Il va de soi, enfin, que l'Economie de guerre est en liaison avec le ministère des Finances et des Affaires économiques.*

demain » ; elle est celle d'aujourd'hui. La guerre froide, partie intégrante de la guerre totale, est depuis longtemps déclarée. Le passage de l'une à l'autre serait indéfinissable. Jadis on parlait d'organisation de la nation pour le temps de guerre. Il s'agit aujourd'hui de l'organiser dès le temps de paix pour défendre la paix déjà compromise. Il ne doit y avoir qu'une question de degré dans le passage d'une organisation à l'autre. Le conflit est enfin d'ordre idéologique. La première frontière est celle de l'esprit. La lutte actuelle du Vatican contre Moscou en est l'illustration profonde.

Dans ce cadre on peut grouper les forces nationales civiles sous des rubriques diverses. L'important est d'en bien voir la nature.

On peut distinguer :

— Les forces *morales éducatives* ;

— Les forces de *protection nationale*, comprenant notamment la défense intérieure et la sécurité nationale ;

— Les *services publics*, organes d'exécution dans tous les domaines d'intérêt général ;

— Les *forces économiques :* décentralisation, production, répartition, etc. ;

— Les *forces scientifiques.*

Ce n'est pas ici le lieu de les analyser ni de montrer comment chacune de ces forces peut et doit prendre une part de ce qui jadis relevait de l'autorité militaire.

Mais si l'on veut leur donner la place éminente qui leur revient dans la défense nationale il est nécessaire de les organiser sur le type même de la défense militaire : un chef, un état-major, de hautes personnalités qualifiées pour établir la liaison avec les ministères intéressés (1) et les organes d'exécution.

Où en est donc leur mise sur pied qui permettrait, dans l'esprit de certains, d'éliminer le militaire ?

Il n'est que de prendre exemple dans celle des forces morales et de la défense intérieure.

Le domaine des forces morales ne se limite plus aux hommes qui combattent. Déjà le pays livrait à l'armée son moral, élément principal des combats. C'était la rançon des nations mobilisées. Mais demain tout le monde vivra dans la lutte et y participera. Le rôle de l'armée dans ce domaine, si important qu'il soit, se réduit à l'influence qu'elle peut avoir sur les hommes pendant leur temps de service et aux avertissements que ses chefs doivent aux gouvernements responsables, en définitive, de la formation morale des contingents. Celle-ci dépend des institutions elles-mêmes. A ce propos, l'influence des cadres permanents de l'armée sera d'autant plus efficace que ces cadres auront eux-mêmes une âme mieux trempée et une vie militaire plus intense. Ils doivent être les apôtres de l'éducation nationale. C'est pourquoi il est si dangereux de toucher sans doigté et de réduire outre mesure, en même temps que la durée du temps de service, cette ossature sur laquelle se bâtit une nation en temps de guerre.

(1) Les forces nationales seraient en liaison avec un ou plusieurs ministères, suivant leur fonction, étant donné la diversité des ministres du temps de paix, qui ne correspondent pas à ceux qui, en cas de guerre, feraient partie du comité de guerre. N'y aurait-il pas lieu, en raison du caractère soudain des conflits, d'équilibrer forces nationales et ministères ?

Les deux expériences si différentes de 1914-1918 et 1939-1940 sont concluantes à ce sujet. 1914 a été l'aboutissement d'une préparation qui s'étendait sans coupure du foyer familial à la caserne en passant par l'école. 1939 n'a pas connu ce moule, alors que la guerre des nerfs faisait son apparition.

Aujourd'hui les hostilités sont déclarées sur le front de l'idéologie qui mène la guerre froide en cours. Inutile d'entreprendre des opérations militaires contre l'adversaire de l'extérieur si l'on n'a pas d'avance réduit à l'impuissance celui de l'intérieur. Inutile de donner des armes à des hommes qui ont sucé le venin de la défaite ou qui n'ont pas la foi dans l'idéal à défendre. Il serait dangereux d'en donner à ceux qui participent déjà à l'idéal adverse. C'est une question d'éducation nationale qu'il faut entreprendre : l'armée ne pourra construire de discipline que sur cette base.

Or qu'a-t-on fait dans ce sens ? Quelle organisation générale a-t-on mise sur pied ? Quelles directives aux éducateurs du peuple ? Quelles précautions pour empêcher non seulement la nocivité de leur enseignement, mais pour s'assurer de leur mentalité agissante dans le sens de l'intérêt national ? Quelles mesures a-t-on prises à ce point de vue dans l'ordre social, qui est si proche de l'ordre moral ?

Qu'attend-on pour organiser la défense intérieure ?

Où en est également la préparation de notre défense intérieure, qui aurait à jouer soudainement sur un point quelconque du pays ou de l'Union ? Au moment où l'on proclame que la défense nationale n'est plus l'affaire des militaires, on en est encore réduit à les charger de l'ordre public. Ce n'est pas leur rôle, pas plus que le fonctionnement des services publics. Rien ne peut mieux souligner la carence totale des services responsables. Les échelons administratifs sont les cadres premiers de la défense intérieure du territoire. Ils auraient à mettre en œuvre la sécurité nationale, les forces d'auto-défense et de résistance locale, les services publics. Leur action devrait se faire en liaison étroite avec la défense aérienne du territoire et les forces militaires stationnées à l'intérieur. Suivant l'évolution du combat et l'importance des forces d'intervention ennemies la zone des combats d'abord civile passerait à celle des armées. La lutte sur l'ensemble du pays et de l'Union française pourrait revêtir ainsi la forme de nébuleuses dont les foyers s'allument n'importe où, grandissent ou disparaissent pour reparaître ailleurs. Est-on prêt à mener cette action cependant que les forces armées feront face aux armées adverses ? Cette défense intérieure, l'a-t-on du moins organisée en même temps qu'on réduisait à l'extrême notre défense militaire ?

Allons ! Si la défense nationale est affaire civile, que les civils s'y mettent, et rapidement, sinon c'est encore aux chefs militaires que l'on fera appel dans tous les domaines pour dégager des responsabilités qu'on ne veut pas établir.

Le problème le plus important que soulève la mise en œuvre d'une défense nationale cohérente est celui de la coordination des forces nationales qui la composent. Sur ce plan technique cette coordination est une œuvre continue, elle réclame un organisme permanent composé de techniciens responsables chacun dans sa branche. A la tête du collège civil il faut un chef, coordinateur primaire apportant au gouvernement des propositions équilibrées. Homologue du chef d'état-major général de la défense militaire, avec qui il devrait travailler en liaison étroite, il serait, comme lui, adjoint au président du Conseil, chef constitutionnel de cet organisme bicéphale.

Mais, en définitive, la coordination de toutes les forces nationales est d'ordre gouvernemental. Elle est l'œuvre du comité de guerre. Elle doit résulter d'un plan établi d'après les conjonctures actuelles et doit engager la responsabilité de chacun des ministres chargé dans son département de l'application des mesures arrêtées en fonction du plan d'après les propositions établies par les techniciens responsables. La distribution des responsabilités doit se juger, si l'on peut dire, en conseil supérieur de la défense nationale. Celui-ci, loin d'être consultatif comme le voudrait le projet de loi éventuel, doit obliger chacun — ministres d'un côté, techniciens de l'autre — à s'engager sur toutes les questions de défense nationale et sur leurs répercussions internes.

Ce qui importe, c'est de ne pas permettre que l'application du plan qui traduit en définitive la politique nationale puisse subir aucune déformation ni sur le plan technique, ni sur le plan extérieur, ni sur le plan intérieur.

Les premiers responsables de la victoire — ou de la défaite — ce sont les chefs de gouvernement ! Je pense que c'est cela que voulaient dire nos faiseurs de boutades.

La défense nationale ne doit être l'apanage d'aucun parti

Il ne saurait être question de nier l'importance des ententes internationales. Le pacte de l'Atlantique pas plus que la Fédération européenne ne sont en jeu. Ils représentent des impératifs dans la défense de l'Occident.

La coordination des forces nationales est d'autant plus importante qu'elle ne s'opère plus en milieu fermé dans le seul cadre de la nation. Certaines sont solidaires des forces correspondantes alliées. Le plan est bâti en fonction des résultats obtenus par l'entente internationale. Chaque technicien du plan doit s'entendre avec les techniciens de l'ensemble ; nouvelle raison de les rendre permanents et responsables.

Mais c'est là qu'il importe au gouvernement de ne pas se leurrer pour leurrer le pays. Il n'a pas le droit de transposer sa responsabilité sur le plan international. Si la conduite de la guerre et sa préparation sont inter-alliées, la défense nationale doit avant tout être basée sur les réalités nationales. S'il n'en était pas ainsi, elle ne saurait exister matériellement et elle ne résisterait pas moralement, car elle ne donnerait confiance ni au pays ni même aux nations intéressées. L'Angleterre est obligée de tenir compte de sa position insulaire, la France ne peut pas plus renier son passé que changer sa place dans la géographie. Ce sont ces données qui commandent. C'est autour d'elles qu'il faut bâtir la défense de l'Europe occidentale. L'heure des décisions les plus graves a sonné pour nous. Toute hésitation serait criminelle.

Or c'est précisément à cette heure et dans ce domaine que la politique intérieure accomplit les méfaits les plus graves. Il n'est que de constater qu'au moment même où se posent pour la France les conditions de sa sécurité, garante de celle du monde civilisé, le budget de notre défense nationale, limité d'ailleurs contre toute logique au budget militaire, est le seul à subir des compressions. On démolit ce qui est, sous le fallacieux prétexte d'armée de transition, avant même d'avoir défini ce qui doit être. C'est autour de ce budget que se livrent toutes les surenchères électorales, toutes les luttes partisanes.

Quelle meilleure preuve que les armées sont en France esclaves d'une politique intérieure qui ne tient aucun compte de la sécurité ! Toute notre histoire militaire serait à écrire sur le thème de la résistance de la tradition militaire française, garante de notre force, à la pression d'une politique électorale. Voilà pourquoi on a constamment accusé l'armée d'être réactionnaire, alors qu'elle n'a jamais eu d'autre visée que de défendre les valeurs matérielles et morales qui font les victoires. Est-ce pour cela que l'on veut la détruire ?

La politique intérieure a des répercussions profondes dans l'ordre moral, social, éducatif ; elle doit être, comme notre politique étrangère et notre politique militaire, entièrement dirigée vers la sauvegarde du pays.

C'est vers l'établissement et la poursuite de cette politique nationale que doivent tendre tous les efforts.

La défense nationale n'est plus, à coup sûr, du domaine exclusif des militaires, mais elle n'est l'apanage d'aucun parti politique. Elle est chose bien trop sérieuse pour être livrée aux partisans.

FIN

LÉON BLUM EST MORT

PAR ÉDOUARD HERRIOT

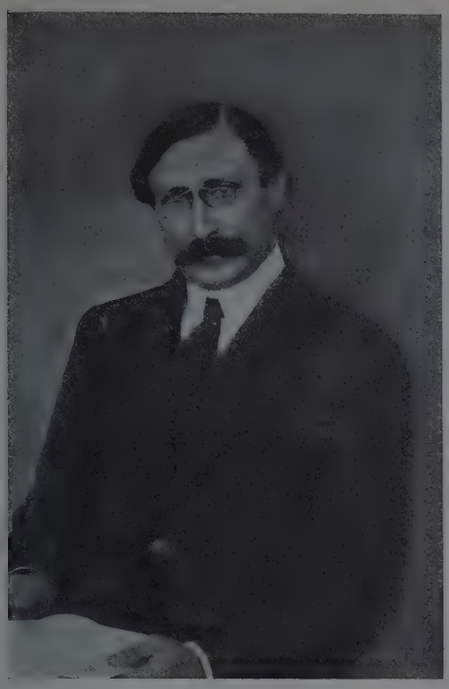
président de l'Assemblée nationale.

« Je suis fidèle à ce cercueil, fidèle à mon amitié, fidèle à ce qui fut son devoir et à ce qui demeure mon devoir, en adjurant les Français de ne pas se diviser, surtout dans la conduite de notre politique extérieure.

» ... j'ai le devoir de dégager de ce passé que l'amitié vient d'évoquer l'appel que mon devoir de chef d'Etat est d'adresser à tous : cherchons ensemble, entre Français d'abord, pour les proposer aux autres ensuite, les solutions de justice et de raison qui assureront notre bien-être et notre prospérité. »

VINCENT AURIOL.

UNE nouvelle nous arrive qui me consterne comme elle consternera tout le monde : Léon Blum est mort. Sous le coup de ce choc imprévu, je ne réalise pas encore toute l'importance du dommage que cette perte cause à la France, à la République et, je puis bien le dire sans hyperbole, à cette humanité pensante, à cette coopération internationale des esprits à laquelle il apportait le concours de sa lucidité, de sa puissance d'analyse et d'une générosité morale qui a conféré à son action un caractère si désintéressé.



Léon Blum, en 1919, est entré a la Chambre comme député de la Seine. — Chef du premier gouvernement de front populaire, en juin 1936, il lut la déclaration ministérielle.

Blum était un démocrate intellectuel, un socialiste de principe. Dans sa carrière je puis dire que je l'ai suivi pas à pas, puisque j'étais exactement son contemporain et que, depuis l'Ecole normale supérieure, je n'ai cessé d'être le témoin de sa pensée et de son action. On sait qu'il obliqua de bonne heure vers le Conseil d'Etat. Mais ce jurisconsulte cartésien, ce maître des requêtes, loin de s'enfermer dans la pratique du droit et du contentieux, se mêlait à toute la variété de la vie des idées, telle qu'elle se manifestait dans les lettres ou le journalisme. A bien des égards, par l'espace de son esprit et l'étendue de ses connaissances, il rappelle Jaurès, dont il avait à cœur de se dire le disciple. Il se manifestait non seulement par une collaboration aux revues que publiaient les élites — j'ai lu de lui des vers d'une qualité rare — mais par de nombreux livres. Il reprenait et poursuivait les conversations de Gœthe avec Eckermann et s'attachait à la connaissance de Stendhal, avec lequel, pour l'acuité de la dialectique, il a tant de points communs.

Il semblait planer dans le monde élevé des idées. En vérité, tous les détails de l'évolution humaine le passionnaient et déjà, tout en affirmant sa conviction socialiste, il manifestait un amour passionné pour la France, pour le pays qui avait répandu sur le monde les lumières de l'Encyclopédie, l'évangile des droits de l'homme sur toutes les nouveautés hardies de la Révolution. Je le vois, au cours de la première guerre mondiale, installé au ministère des Travaux publics, entre Jules Guesde et Marcel Sembat, et coopérant à longueur de journée, avec une activité incessante et minutieuse, à l'effort de salut national. Quand, en novembre 1919, les électeurs de la Seine l'envoyèrent à la Chambre il y avait déjà sa place marquée ; ce nouveau venu était accueilli comme un chef.

Dès lors, chef de parti ou chef de gouvernement, il ne cesse de demeurer au premier plan de la scène. Il a réalisé au profit du peuple de grandes réformes qu'on ne saurait méconnaître sans injustice. Son socialisme était à la fois idéaliste et réalisateur. Dans ses combats de tribune, dont l'écho

Jours douloureux de l'épreuve. Pendant la captivité a Buchenwald.

A Milan, il rend hommage aux socialistes italiens morts en exil.

En mission a Wasghington, accueilli par MM. Truman et H. Bonnet.

Après la libération, le commandant de la glorieuse 2e D. B., le général Leclerc, prend congé de Léon Blum après un long entretien.

Au printemps de 1948, le leader socialiste se reposait a Stresa.

Dans sa bibliothèque, a Jouy, a la recherche d'un livre a consulter.

m'émeut encore, il ne cessait d'évoquer l'intérêt national. Député de Paris ou député de Narbonne, il suivait toujours la même ligne, recherchant, au reste, l'appui des groupes républicains voisins du sien pour introduire dans les institutions plus de justice sociale et d'humaine bonté.

On sait de quelles souffrances iniques il paya sa fidélité, on sait quelles pratiques vraiment criminelles furent employées contre ce grand serviteur du droit. On sait comment il connut la prison et l'exil. Et cependant de telles épreuves n'avaient altéré ni sa bonté ni sa douceur. L'autorité morale qu'il avait acquise, il la mettait volontiers au service de ceux qui le consultaient. On allait près de lui pour recueillir un avis de sagesse et, dans les heures obscures, une solution de lumière.

Ce noble cœur a brusquement cessé de battre. Le deuil est grand pour tous les républicains, pour tous les démocrates, pour tous les Français qui honoraient à la fois sa droiture et son intelligence. Le deuil sera ressenti bien au delà de nos frontières. Léon Blum laissera l'exemple d'un esprit supérieur à tous les événements ; il nous aura montré que l'on peut être ardemment convaincu sans tomber dans un sectarisme odieux à tous ceux qui respectent les droits de l'intelligence et les devoirs de la fraternité. Sa vie demeurera un modèle de labeur, de droiture, de patriotisme, de générosité. Elle s'imposera dans l'histoire de notre pays par sa magnifique et courageuse unité.

Photographies *N. Y. Times*, Keystone, Harlingue et I. N. P.

LES PETITS ANGES DE LA CÔTE D'AZUR

DANS les beaux jardins ou sous l'abri des cloîtres d'un monastère de Cimiez, près de Nice, s'élèvent souvent les voix pures de jeunes enfants qui sont rassemblés dans ce lieu éloigné de toute agitation mondaine. Ils jouent, ils travaillent, ils lisent, ils prient. Ils chantent surtout. Car le chant est pour eux travail, récréation et prière. On les connaît bien d'ailleurs à Nice et dans la région. Leur blanche robe y est populaire. On les appelle les Petits Anges de la Côte d'Azur.

Ce sont des orphelins appartenant à des familles d'ouvriers et d'artisans de Nice, élèves de l'école des Dominicains de Saint-Paul. Ils forment une chorale qui est maintenant parmi les plus connues et les

Ci-dessus : la blancheur de leur robe, d'une simplicité monacale, convient parfaitement a la fraiche pureté de ces visages d'enfants. — Ci-contre et ci-dessous : dans le jardin du cloitre, une récréation saine entre les heures de travail et entre leurs répétitions.

Un des chiens du monastère de Cimiez, fidèle ami et compagnon de jeux des petits chanteurs.

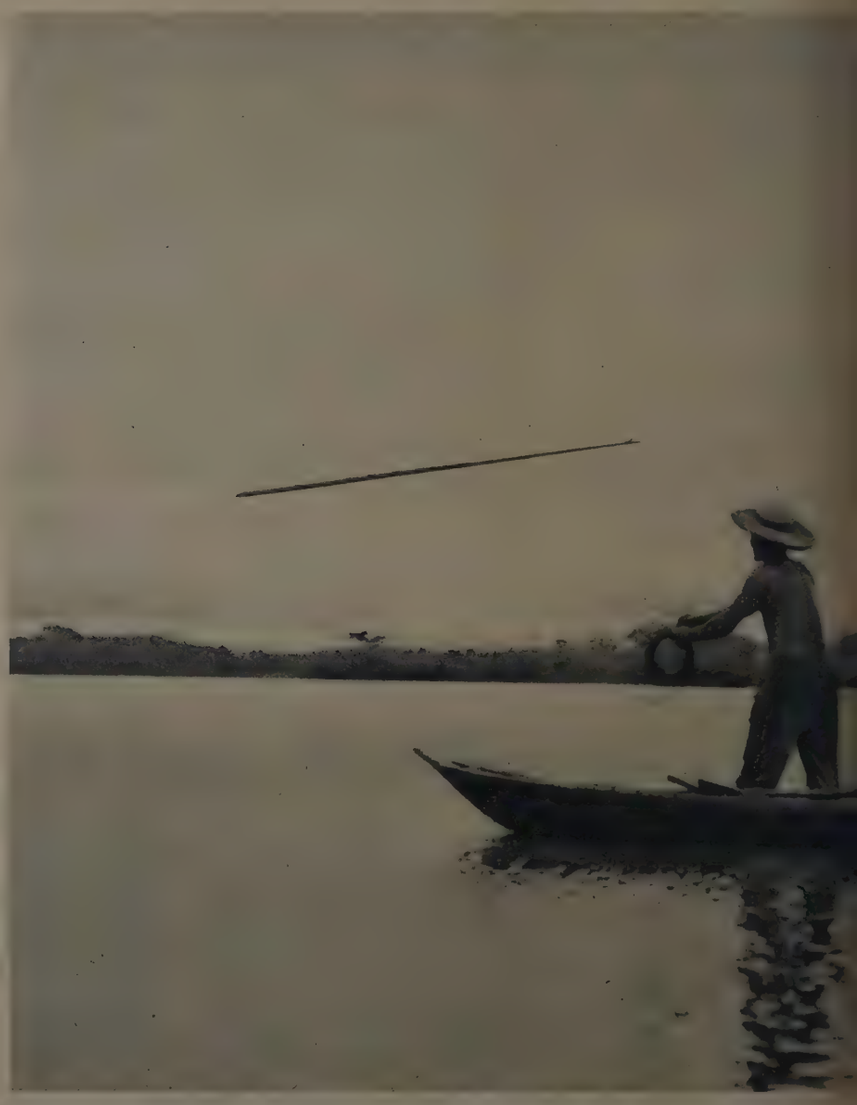
LES PETITS ANGES DE LA COTE D'AZUR AIMENT BIEN LE PÈRE DE BIENASSIS, LEUR HOTE DE CIMIEZ, CAR IL PLAISANTE VOLONTIERS AVEC EUX ET LES PROMÈNE DANS SON DOMAINE, OU ILS ÉTUDIENT LE CADRAN SOLAIRE ET DÉTAILLENT A LEUR AISE LES STATUES DE LA CHAPELLE.

plus appréciées de France et ils ont accompli un grand nombre de tournées en Europe, en Algérie, au Canada et aux Etats-Unis. Chacun des petits chanteurs a même reçu le titre de membre honoraire de la Légion étrangère, à la suite d'un concert qu'ils avaient donné à Sidi-bel-Abbès.

Quand l'abbé Lefebvre fonda la chorale, en 1942, il n'avait que trois chanteurs. Mais le nombre augmenta rapidement et il fallut même le ramener à trente seulement au moment de la première tournée à l'étranger. Rigoureuse nécessité de la trésorerie.

Ils chantent en latin, en français et en anglais et se préparent avec application, et aussi avec la gaîté de leur âge, à de nouveaux voyages et à de nouveaux succès.

Tout en travaillant à enrichir leur répertoire et en cultivant le don précieux qu'ils ont reçu et que l'âge d'homme ne leur conservera peut-être pas, ils reçoivent l'instruction qui convient pour leur permettre plus tard d'exercer utilement une activité. Veillés avec soin par ceux qui les ont en charge, ils ne sont entachés d'aucun cabotinage précoce ; ils restent des enfants avec tout ce que ce mot implique de candeur.



Au petit jour, les fermiers partent pour la chasse sur des monturés parfois inatten
harpon. — Ci-dessus : il lance son arme. Le spectateur profane ne voit presque jama
Cependant, le harponneur touche toujours son but avec une adresse infaillible. La

UN CROCODILE GÉANT, LONG DE 5 MÈTRES, SE DÉBAT DÉSESPÉRÉMENT POUR SAUVER SA VIE AVEC SA LIBERTÉ. SES ASSAILLANTS DEVRONT SE PROTÉGER CONTRE SES TERRIBLES COUPS DE QUEUE, CAPABLES DE LEUR ROMPRE LES OS COMME LE FERAIT UN FOUET D'ACIER.

CI-CONTRE : BRAVANT LES SOUBRESAUTS DU REPTILE AGONISANT, UN CHASSEUR S'EST APPROCHÉ AFIN DE LUI PORTER LE COUP DE GRACE. — CI-DESSOUS : LES VAINQUEURS ET QUELQUES-UNES DE LEURS VICTIMES. UN BEAU TABLEAU DE CHASSE, EN VÉRITÉ !

ESQUES. — CI-CONTRE : UN DES CHASSEURS PRÉPARE SON VANT DE CIBLE, QUI EST LE PLUS SOUVENT EN PLONGÉE. S PÉRILLEUSE ET LA PLUS PALPITANTE VA COMMENCER.

CHASSE AUX CROCODILES DE L'AMAZONE

LES bandits et les Indiens de John Ford, les hors-la-loi du Far-West et d'ailleurs, les seigneurs brigands des vieux contes de chez nous ont trouvé leurs maîtres.

Ces *outlaws* d'un nouveau genre qui infestent l'île de Marajo — une île plus grande que la Suisse — à l'embouchure de l'Amazone, et prélèvent sur les fermiers de la région un lourd tribut en bétail, sont des crocodiles géants.

Dans la lutte engagée contre ces dangereux pillards, les armes à feu n'ont pas donné toute satisfaction : un crocodile, même blessé, peut survivre longtemps et causer encore de nombreux ravages. Aussi les autochtones préfèrent-ils utiliser des armes vieilles comme le monde, mais qui précisément ont fait leurs preuves : le lasso, le harpon et la hache.

Ils rampent donc vers l'animal et le capturent au lasso, tout comme un cow-boy du Texas maîtrise — ou maîtrisait — les chevaux sauvages, puis le hissent sur la berge, où ils le tuent d'un coup de hache. Si le gibier est en eau profonde, ils s'approchent en barque, le harponnent avec une précision étonnante et l'attirent ainsi jusqu'à eux.

Si dangereuse qu'elle soit, cette chasse est cependant fructueuse, puisqu'un groupe assez nombreux de chasseurs peuvent tuer jusqu'à cinquante crocodiles en une heure.

Photographies Camera Clix.

CENT DIX ANS, JOUR POUR JOUR, APRÈS DUMONT D'URVILLE

LES FRANÇAIS REVIENNENT EN TERRE ADÉLIE

Le *Commandant-Charcot,* rentrant de la Terre Adélie où il a débarqué la mission antarctique française, après escale à Hobart et à Melbourne, doit mouiller le 8 avril devant les îles Kerguélen. Il y rembarquera la mission que le *Lapérouse* y a déposée il y a trois mois et fera route ensuite sur les îles Saint-Paul et Amsterdam. Fin avril, il touchera Tamatave avant de rentrer en France.

Et dès l'automne prochain le *Charcot,* prenant la route inverse, appareillera à nouveau pour tenter de se présenter, dès les premiers beaux jours du printemps antarctique, devant Port-Martin, en Terre Adélie. Ce nom a été donné, en souvenir d'un membre des expéditions polaires mort à bord du *Charcot,* à un véritable petit port naturel situé au fond d'une baie qu'entourent des promontoires rocheux habités par des milliers de familles de pingouins. C'est en ce lieu que Liotard et son équipe ont été mis à terre le 20 janvier 1950, cent dix ans, jour pour jour, après la prise de possession de la Terre Adélie par le capitaine de vaisseau Dumont d'Urville. Situé en deçà du 142° de longitude Est, Port-Martin est à quelques milles à l'est des îlots de la Pointe Géologie, sur l'un desquels les équipages de l'*Astrolabe* et de *la Zélée* hissèrent le pavillon français.

Dix-huit jours, du 29 décembre au 15 janvier dernier, ont été nécessaires au *Commandant-Charcot* pour traverser le pack, atteindre la mer d'Urville, à peu près libre de glaces, et apercevoir enfin, barrant au sud l'horizon, une mince bande ondulée violet pâle, la terre...

Le capitaine de vaisseau Max Douguet, commandant le *Commandant-Charcot,* n'était pas encore au bout de ses difficultés. Le 17 janvier, la glace se reformait et immobilisait son bâtiment. Pour respirer, le *Charcot* fut accosté à un grand floe de glace. Là-dessus, tandis que le commandant Douguet, piloté par Windlund, s'envolait sur l'avion Stinson du bord pour chercher un passage, eut lieu, devant un parterre de pingouins ahuris, une sensationnelle partie de football, « machine » contre « pont ».

Le 18 janvier, enfin, le *Charcot* touchait terre. Du 20 janvier au 7 février ce fut, dès lors, entre le *Charcot* et un slip d'accostage rapidement construit, un va-et-vient continuel de chalands et d'embarcations, sauf pendant les quatre ou cinq jours que la tempête fit rage. Deux tracteurs à chenilles et plus de 200 tonnes de matériel, de charbon et de vivres

EN HAUT : PENDANT LA TRAVERSÉE DU « PACK » ANTARCTIQUE, L'ÉQUIPAGE DU NAVIRE AMARRE LE « COMMANDANT-CHARCOT » A UN ÉNORME BLOC DE GLACE FLOTTANTE. EN BAS : LE DÉBARQUEMENT A EU LIEU. TANDIS QUE LE BATEAU EST MOUILLÉ A QUELQUES ENCABLURES DE LA COTE, LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION, AIDÉS PAR LES MATELOTS, ONT COMMENCÉ A TRANSPORTER A TERRE LES CAISSES CONTENANT LES VIVRES NÉCESSAIRES ET LES MATÉRIAUX DESTINÉS A LA CONSTRUCTION DU POSTE.

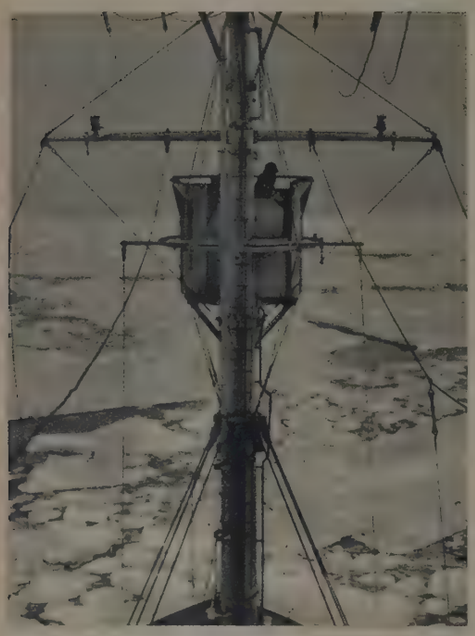
L'HYDRAVION QUI AIDA PUISSAMMENT LE NAVIRE A S'ÉCLAIRER ET A FRAYER SA ROUTE A TRAVERS LE « PACK » EST MAINTENANT ARRIMÉ A SON POSTE, SUR LA PLAGE ARRIÈRE DU « COMMANDANT-CHARCOT ».

CI-DESSUS, A GAUCHE : DEUX PHASES DE L'ÉDIFICATION DES BARAQUES QUI ABRITERONT L'EXPÉDITION JUSQU'AU RETOUR DU NAVIRE, PENDANT LE PROCHAIN ÉTÉ AUSTRAL. CI-DESSOUS : LES EXPLORATEURS TENTENT DE HISSER L'UN DES GRANDS MATS DE T. S. F. HAUTS DE 22 MÈTRES QUI, SEULS, LES RELIERONT AU RESTE DU MONDE.

furent débarqués, tandis que les charpentiers du bord, après nivellement du terrain, montaient la baraque de l'expédition. Celle-ci, en forme de croix, comprend, dans une aile, le dortoir ; en face, la cuisine et les douches ; à droite, la radio ; à gauche, les bureaux et les instruments de travail.

Le 2 février, les vingt-huit chiens esquimaux, ivres d'air et d'espace, étaient mis à terre. Le lendemain, après l'envoi des couleurs au point de débarquement, M. Liotard prenait le commandement de la base. Et le 8 au matin, échangeant avec tous les membres de la mission antarctique de grands gestes d'amitié et des « Au revoir, à l'année prochaine ! », le *Commandant-Charcot* appareillait pour le cap Géologie, y déposait des vivres et du matériel, ainsi que dans la baie du Commonwealth, à l'est de la Terre Adélie, en zone australienne. Après avoir cherché pendant quatre jours un passage, le 13 février le pack était franchi, le *Charcot* faisait route sur Hobart.

Photographies Luc-Marie Bayle.



CI-DESSUS : LE « NID DE PIE » D'OU LA VIGIE SURVEILLE LES GLACES TOUJOURS MENAÇANTES. — CI-CONTRE : UN PINGOUIN, EFFRAYÉ PAR TOUT CE REMUE-MÉNAGE INATTENDU, PROTÈGE SON « BÉBÉ ».

AU SOMMET D'UNE PETITE ÉMINENCE ROCHEUSE QUI DOMINE LE LIEU DE DÉBARQUEMENT, LE DRAPEAU TRICOLORE A ÉTÉ HISSÉ POUR AFFIRMER LA SOUVERAINETÉ FRANÇAISE SUR CETTE TERRE LOINTAINE.

Démonstration de sauvetage effectuée au-dessus de la Seine par l'hélicoptère Hiller-360.

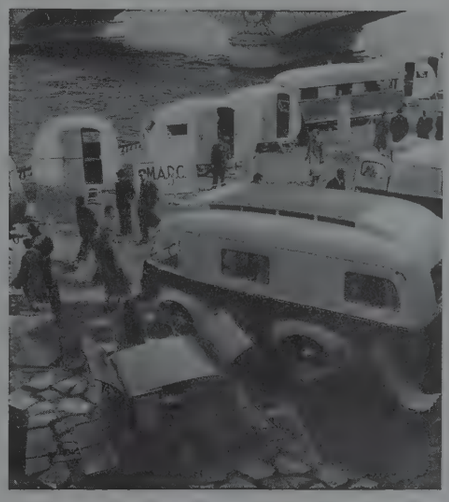
LE PREMIER SALON DES SPORTS

Paris vient de s'enrichir d'un nouveau Salon. Celui-là est consacré aux sports et au camping. Et l'on pourrait presque s'étonner qu'il ne soit pas né plus tôt. Le développement des sports aussi bien que le goût de plus en plus vif que montrent les jeunes — et même souvent d'autres qui ne sont plus tout à fait des jeunes — pour le plein air et la vie sous la tente justifient amplement l'existence de ce Salon. Campeurs et sportifs seront grâce à lui tenus au courant des progrès du matériel dans l'ordre qui les intéresse.

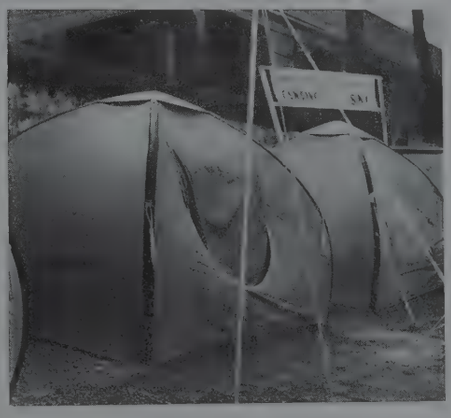
Inauguré par M. Morice, sous-secrétaire d'Etat à l'Enseignement technique, et par M. Marcellin, sous-secrétaire d'Etat à l'Industrie et au Commerce, le Salon occupe un bâtiment de planches dont le Concours Lépine tient le rez-de-chaussée. On y trouve tout ce qui peut contribuer à la pratique des exercices physiques ainsi que tout ce qui peut permettre de parcourir les routes et les rivières et de coucher à la belle étoile en se préservant des malices de la nature.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).

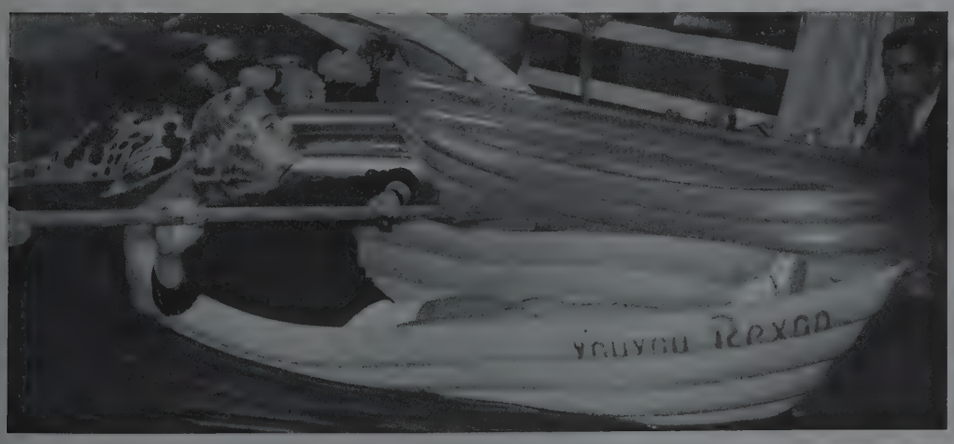
L'attraction du Salon : l'aquarium humain.



Ces roulottes invitent au vagabondage.

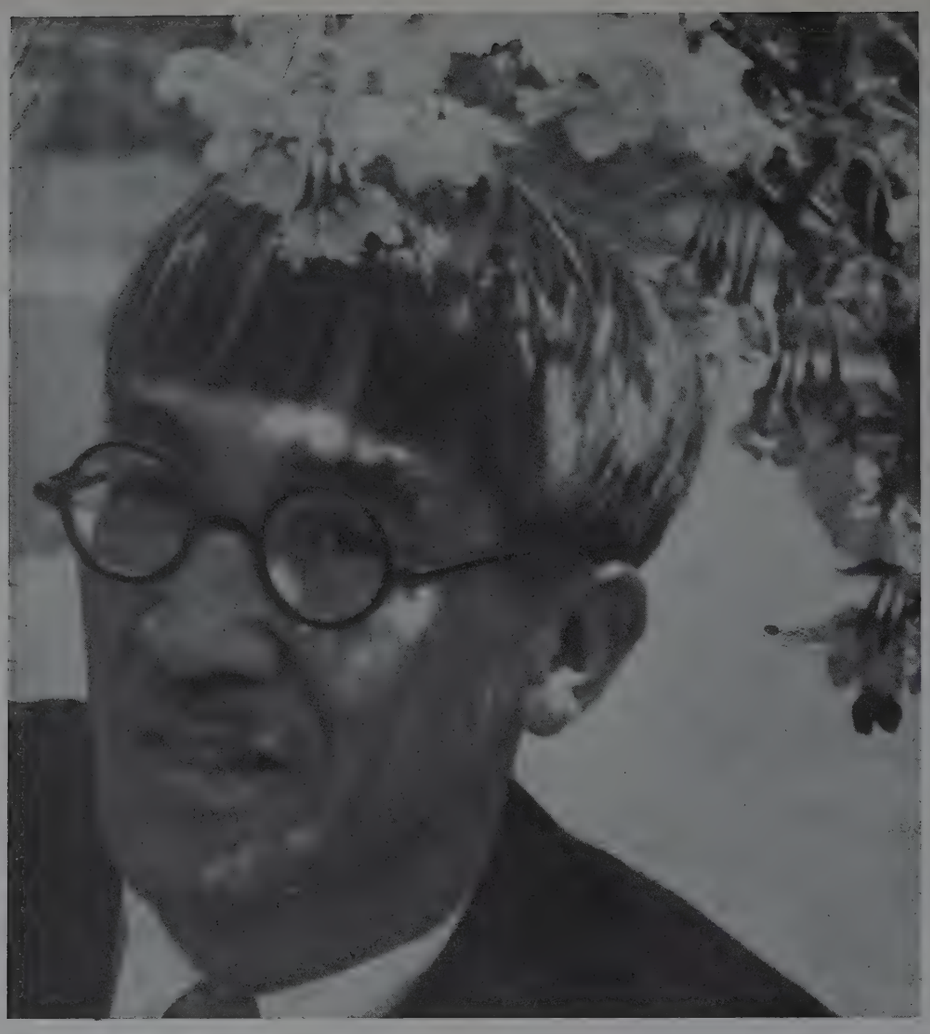


Progrès très net : la tente pneumatique.



Chaque jour la matière plastique trouve de nouvelles applications. Ici, c'est ce canot.

Un modèle nouveau de canot hydroglisseur.



Sous les cerisiers en fleur, Foujita présente une image classique du Japon millénaire.

FOUJITA RETROUVE PARIS

Foujita est revenu à Paris. Il a retrouvé ses amis, il a renoué des relations, Montparnasse l'a revu, il expose dans une galerie, on s'est pressé au vernissage. A la vérité, sa pensée n'avait guère quitté la capitale. Dans la villa de la banlieue de Tokio où Kikou Yamata le visita en 1947, le petit salon où il l'accueillit était meublé à l'européenne. Aux murs, des nus de Rodin, un paysage de Renoir, un Modigliani, un Picasso, un petit crayon de Cézanne, deux croquis de Puvis.

Et Foujita est revenu tel que nous l'avons connu. Silencieux, le regard tranquille sous les cheveux d'argent.

Les œuvres qu'il présente montrent que l'artiste n'a pas, tandis qu'il vivait loin de Paris, modifié sa technique. Nous retrouvons le dessin qui définit avec une souple pureté le contour des objets ou la ligne des corps. Car Foujita peint toujours des nus et aussi ces objets familiers qu'il affectionne : boules de verre, jeux de cartes, vieux coffrets. Et ce sont toujours aussi ces symphonies de blanc savamment diversifiées dont la couleur vient en certaines toiles rompre la neigeuse harmonie.

Des objets simples et qui, sous son pinceau, prennent un étrange attrait, d'ondoyants corps féminins, et puis des animaux, des chiens, des chats, c'est bien le même Foujita. Et le métro de l'Etoile est là qui l'attend...

Dans sa maison de Tokio, Foujita aimait a s'entourer d'œuvres des maitres modernes.

Le métro de l'Etoile rappelle le gout de l'artiste pour les paysages de la capitale.

Foujita peint volontiers chiens et chats.

Ci-dessous : « la Sirène ». Cette toile a été exposée au Salon de Tokio en 1940.

CE PECTORAL D'OR EST LA PIÈCE PRINCIPALE DU TRÉSOR DÉCOUVERT AU MILIEU DES RUINES PAR UN JEUNE BERGER SUR UNE HAUTE COLLINE DU KURDISTAN.

HISTOIRE D'UN TRÉSOR

PAR YEDDA GODARD

LE VILLAGE DE ZIWIYÈ, QUE DOMINE LA COLLINE DU TRÉSOR, FUT AUX TEMPS LOINTAINS UNE FORTERESSE PUISSANTE QUE DÉTRUISIRENT LES ASSYRIENS.

Il y a près de trois ans, un jeune berger qui gardait ses moutons sur une haute colline du Kurdistan vit briller un fragment d'or parmi des débris de constructions et de fortifications anciennes. Il le ramassa et pensa qu'il provenait d'une fissure apparue à la suite d'un précédent orage. Il appela un de ses camarades occupé un peu plus haut à déterrer de ces racines d'astragale qui fournissent la gomme adragante, et tous deux se mirent à élargir la crevasse. Ils en sortirent quelques objets qui leur parurent être un don de Dieu. Craignant pour leur nouvelle fortune, les deux enfants l'enveloppèrent dans quelques guenilles et songeaient à la cacher de nouveau lorsque survint un Israélite qui, de son côté, était venu sur la colline pour y recueillir une certaine terre propice au nettoyage rituel de ses casseroles. Surpris de la trouvaille, il offrit de la troquer contre quelques pièces de monnaie, ce qui fut accepté.

La nuit suivante le Juif revint sur le site de la découverte, trouva d'autres objets d'or et les enfouit dans le jardin de sa maison, mais, les enfants ayant raconté l'aventure, l'affaire s'ébruita, et l'Israélite fut menacé, molesté, pillé. Les habitants du village voisin se rendirent sur le lieu de la fouille et creusèrent, l'un surveillant l'autre. D'autres objets d'or furent exhumés, et d'âpres discussions eurent lieu au sujet de ce qui en reviendrait à chacun, à la suite de quoi tout fut coupé en morceaux et partagé.

Si je devais raconter l'histoire anecdotique de ce trésor, les jalousies qu'il suscita, les intrigues et les vengeances qui s'ensuivirent, les lecteurs de *France-Illustration* croiraient que j'ai entrepris d'écrire un roman policier. Abandonnons donc l'anecdote pour un récit plus sérieux.

Durant la sixième année de son règne, Sargon II d'Assyrie, qui régna de 722 à 705 avant Jésus-Christ, se vante dans une inscription de Khorsabad d'avoir détruit Izirtu, la capitale des Mannéens, ainsi que Zibié et Armaïd, ses puissantes forteresses. Or le village qui se trouve au pied de la colline du trésor s'appelle Ziwiyè, c'est-à-dire Zibié, les b et les w demeurant flottants dans les langues orientales.

Le trésor, dont le pectoral est une des pièces les plus intéressantes, faisait partie des objets qui furent sans doute cachés lors de quelque danger par un grand personnage mannéen, prince, gouverneur ou souverain. Les Mannéens étaient vassaux des Assyriens, mais essayaient parfois d'échapper aux exactions, aux vexations et à l'avidité de leurs cruels protecteurs.

C'est sans doute à l'occasion de l'une de ces révoltes que le trésor fut enfoui dans la cuve de bronze où il a été retrouvé.

Ce que permet d'imaginer cette découverte est intéressant du point de vue archéologique et historique.

Vers l'an 1000 avant Jésus-Christ, le pays mannéen possédait de bonnes terres bien cultivées et de nombreuses villes dont les maisons étaient fort luxueuses, au dire des inscriptions assyriennes. Il s'étendait sur la région montagneuse située à l'est de l'Assyrie, au sud et à l'est du lac d'Ourmiya, mais pour son malheur le pays mannéen avait deux puissants voisins, l'Assyrie et l'Urartu. Il tentait de rester neutre et de garder son indépendance au milieu des luttes d'influence et de puissance qui les agitaient, mais c'était souvent sur son territoire que se réglaient leurs différends.

L'élevage était la source principale de la richesse mannéenne ; il s'y ajoutait la production des céréales et la culture de la vigne. Actuellement encore le plus important producteur de blé en Iran est la province de l'Azerbaïdjan. Fournisseurs des Assyriens, les Mannéens tantôt en tiraient de grands profits,

La tête de lion (en haut, a gauche) décore un bracelet d'or. A coté, l'arbre de vie aux branches entrelacées, vers lequel se dirigent tous les personnages représentés sur le pectoral. Il est accompagné d'un taureau ailé a tête retournée. — En dessous, a gauche, l'ibex est le symbole de la fertilité. — A droite, un protome de griffon en or formant motif décoratif. Les yeux étaient figurés par des incrustations colorées.

tantôt, au cours des guerres, étaient pillés, mais nous savons par les inscriptions que leur richesse se reformait vite.

André Godard, correspondant de l'Institut, directeur général des Services archéologiques de l'Iran, a fait le 10 juin 1949 une communication à l'Institut dans laquelle il a suggéré que l'art scythe qui apparaît brusquement, tout formé, au VII[e] siècle avant l'ère chrétienne, dans le sud de la Russie, se serait constitué en pays mannéen, puis aurait été adopté par les Scythes.

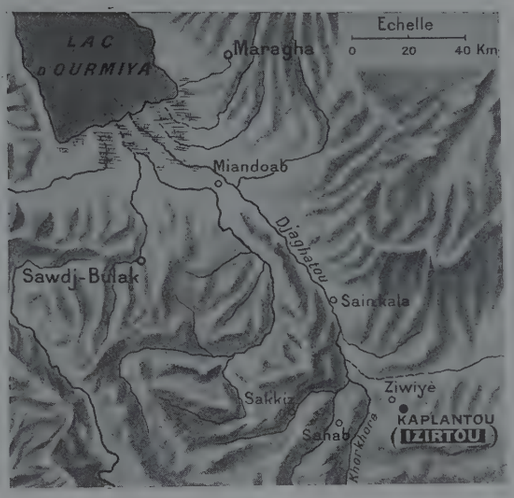
Il paraît donc que l'art mannéen puis l'art scythe furent les prolongements de l'art des Zagros, dont fait partie l'art du Luristan.

Le pectoral que nous reproduisons représente, en deux registres, des êtres réels et fabuleux se dirigeant, dans chaque registre, vers un arbre de vie central. L'un des personnages fait le geste de l'intercession et de la prière. Devant lui se trouve le bouvillon plein de feu, symbole solaire et parfois symbole du dieu Mardouk. Derrière le génie à torse humain s'avance le noble griffon. Par son tablier et son bec recourbé de perroquet il s'apparente aux arts de la Phénicie et de l'Urartu.

Dans le registre inférieur, des ibex, symboles de la fertilité, montent la garde de part et d'autre de l'arbre de vie et se retournent vers des sphinges coiffées de la tiare à corne basse à la mode du temps d'Assurnazirpal II et revêtues, elles aussi, du tablier égyptien. Aux extrémités du pectoral, en haut et en bas, se trouvent les animaux qui donnent à ce décor son maximum d'intérêt. Il s'agit de sortes de petites lionnes, selon l'opinion la plus courante, dont l'attitude évoque déjà les animaux semblables qui ornent la fameuse hache de Kelermès, l'une des pièces capitales de l'art scythe, actuellement au musée de l'Ermitage, à Leningrad.

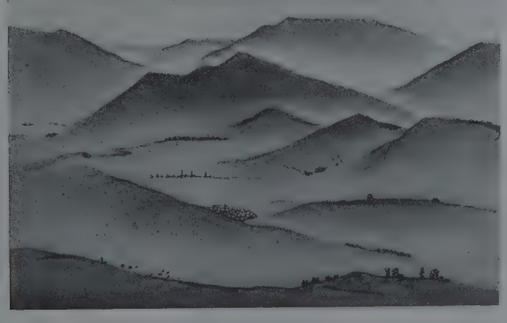
C'est sur la forme et le traitement artistique de ces animaux qu'André Godard s'est basé pour imaginer que le pays mannéen peut avoir été le berceau de l'art scythe. Godard pense que le pectoral de Ziwiyè y fut exécuté au IX[e] siècle avant l'ère chrétienne. A l'appui de cette datation il signale, entre autres, le taureau ailé à tête retournée, identique à celui qui figure sur le vêtement d'Assurnazirpal II, ainsi que les arbres de vie, avec leurs branches en entrelacs de rubans, s'apparentant à ceux qui ornent la même robe du souverain. Ces branches en rubans se retrouvent aussi sur une plaque de revêtement d'un coffre, constituant le décor en réseau dans les vides duquel on voit, vigoureusement exprimés, le bouquetin aux hautes cornes annelées et le cerf aux longs bois. Les têtes de lions que joignent les rubans du réseau, mais plus finement travaillées et en ronde bosse, décorent les extrémités des branches d'un bracelet d'or du plus pur travail des Zagros.

Les objets découverts excitèrent la cupidité. Ils furent découpés et partagés après de nombreuses querelles. Nos photographies montrent un génie ailé, puis des animaux fabuleux : le griffon hiératique a bec de perroquet et la sphinge ailée, coiffée de la tiare, enfin un fragment d'une plaque de revêtement.

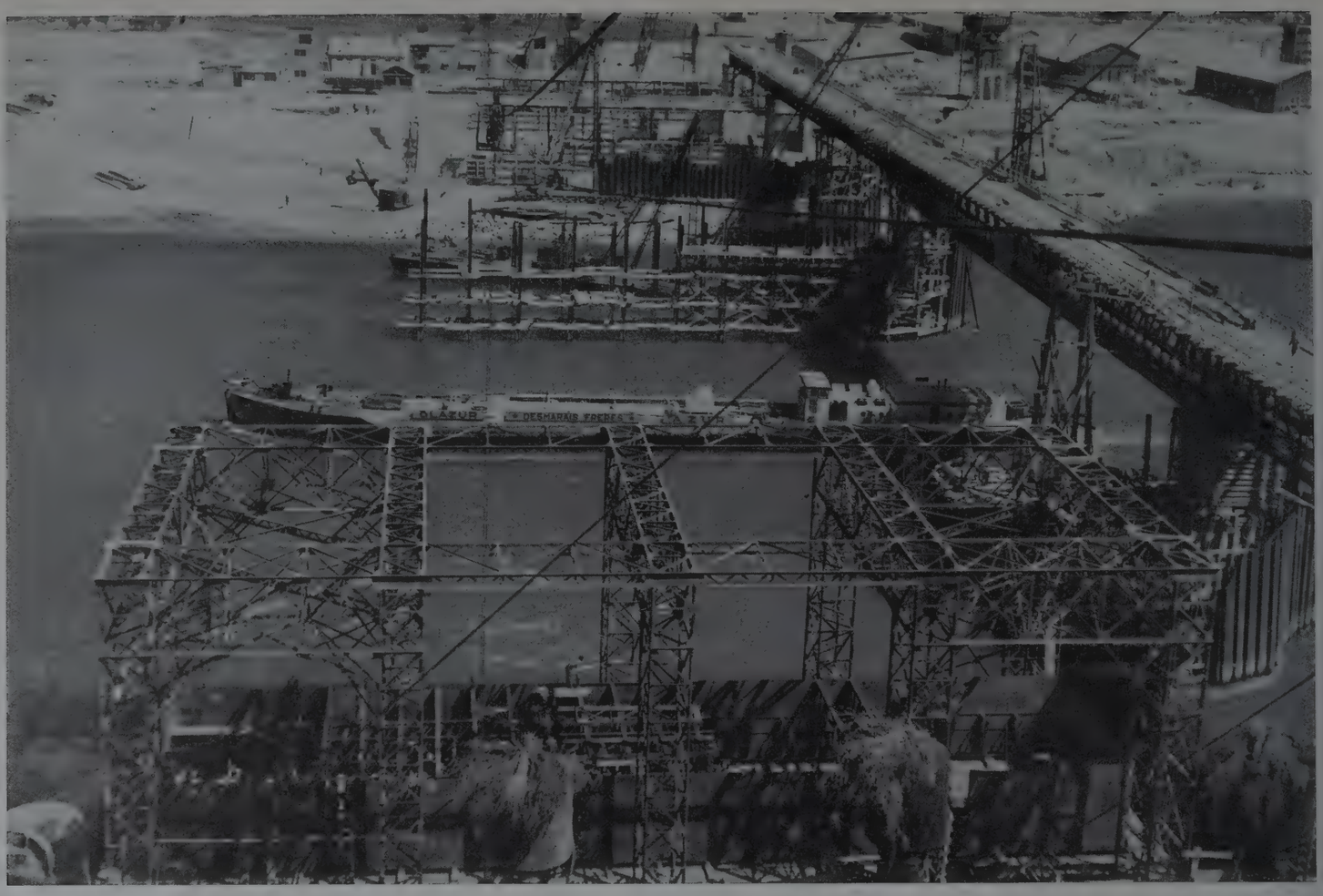


Parmi les multiples fragments d'objets qui proviennent du trésor, signalons encore deux pièces remarquables : un protome de griffon, dont les yeux étaient autrefois incrustés de pâte de couleur, et un about de courroie qui représente l'animal si intéressant du pectoral, lionne ou autre, au dos arrondi, tel qu'il apparaîtra plus tard en pays scythe, mais qui est déjà si caractéristique de l'art scythe qu'on serait tenté de le lui attribuer.

Dans une seconde communication à l'Institut, le 14 octobre, André Godard parla de l'identification du site d'Izirtou, l'ancienne capitale du pays des Mannéens. Lors d'un voyage qu'il fit l'an dernier en Azerbaïdjan, Godard, se servant du fait que l'une des deux citadelles dépendant d'Izirtou, Ziwiyè, a été identifiée par la découverte du trésor, rechercha dans le voisinage de cette forteresse et sur la grande route naturelle qui joint encore maintenant la région de l'ancienne Ecbatane, la moderne Hamadhan, avec le bassin du lac d'Ourmiya, un site susceptible d'avoir été l'emplacement d'une ville importante. Or à 5 kilomètres de Ziwiyè, appuyée à un massif montagneux riche en eau, se trouve une sorte de vaste esplanade en partie occupée par un village moderne appelé Kaplantou, où des sondages ont livré des objets anciens du même temps que ceux de Ziwiyè. Il semble bien que le site de l'ancienne capitale mannéenne soit maintenant connu.



La s'élevait Izirtou, la capitale des Mannéens.



C'EST AU BARRAGE DE RETENUE, DESTINÉ A RELEVER LE PLAN D'EAU ET A RÉGLER LE NIVEAU DE LA DÉRIVATION, QUE COMMENCE LE CHANTIER DE DONZÈRE.

DU PLUS GRAND CHANTIER AU PLUS HAUT BARRAGE (*)

EN SUIVANT LE CANAL DU RHONE

DE DONZÈRE A MONDRAGON

PAR CLAUDE THOMAS

Dès la sortie de la gare — Donzère, Pierrelatte ou Bollène-la-Croisière — le visiteur est averti de ne jamais parler de *barrage*.

« Vous venez pour le *canal* », affirme l'aubergiste en servant une tasse de « tamisé ». Vous n'avez pas encore vu Chicago-Cité IV ? Ils sont plus de 4.000, et il en arrive de tous les pays. »

« On se croirait tout justement au Far-West », assure la buraliste sur un ton de confidence.

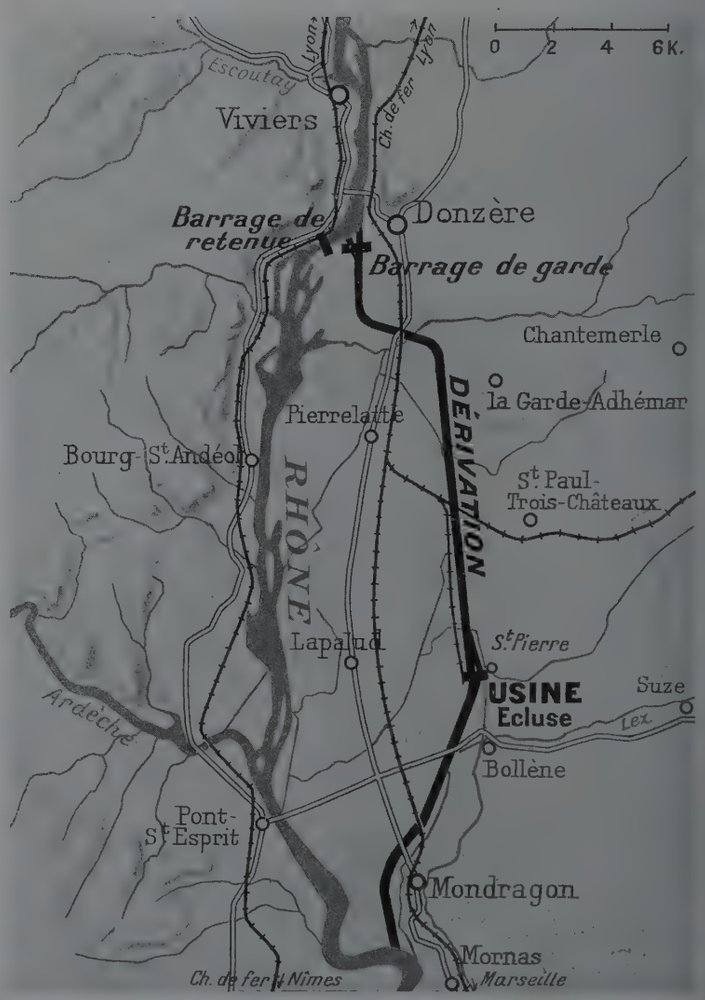
« Ici, c'est comme en Amérique, confirme avec admiration le conducteur du car d'Avignon. Depuis l'arrivée des gens du canal, c'est tout le pays qui a changé ! »

LES « GENS DU CANAL »

Le pays a changé depuis deux ans... ses habitants aussi, qui, depuis longtemps, ne croyaient plus au « canal ». Il y avait près de quarante ans, en effet, qu'étaient descendus à Donzère les premiers prospecteurs, et cette idée de couper la longue boucle du Rhône par une dérivation de 30 kilomètres à travers champs et pâtures avait déjà fourni le thème de plus d'une galéjade.

Pourtant quand, voilà trois ans, de nouvelles équipes de techniciens avaient creusé les tranchées d'essai — afin d'étudier la perméabilité des terrains rencontrés — les paysans menacés d'expropriation avaient éprouvé le besoin de se rassurer. « Voyez, l'eau ne tient pas. Ils vont s'en aller comme les autres. Leur canal se viderait et inonderait toute la vallée ! »

La première grue montée, il fallut se rendre à l'évidence : les « gens du canal » avaient de la suite dans les idées. On le vit mieux encore lorsque arrivèrent, par trains entiers, ces engins monstrueux, luisant d'émail neuf, capables d'effectuer les 35 millions de mètres cubes de dragages et les



(*) Voir *France-Illustration* du 1er avril 1950.

MÊME LA NUIT, LE TRAVAIL CONTINUE A LA LUMIÈRE DES PROJECTEURS.

SUIVANT LES LOTS, TOUS LES PROCÉDÉS DE TERRASSEMENT SONT EMPLOYÉS.

15 millions de mètres cubes de terrassements annoncés ; les villages préfabriqués ; 80.000 tonnes de fer ; 260.000 tonnes de ciment et des caravanes de camions, bennes et tracteurs.

En septembre 1949, le dix millionième mètre cube de terre a été extrait, et chaque dimanche les villageois des environs sont les premiers à venir évaluer l'avancement des travaux, tout au long d'un chantier de 28 kilomètres de long, en pleine activité, et dont la visite complète nécessite une grande semaine, une jeep bien menée et de solides bottes de caoutchouc.

LE RHONE AU P. K. 0.

L'entrée du chantier, le P. K. 0, comme on dit ici, s'aperçoit du pont suspendu qui marque, sur le Rhône, la fin du défilé de Donzère. Tandis que la voie ferrée s'écarte de la rive gauche, le fleuve s'engage, à droite, dans une courbe molle, que barre aujourd'hui un échafaudage.

Au delà, désormais, le Rhône est ignoré : le seuil de Bourg-Saint-Andéol, les rapides de Pont-Saint-Esprit, redoutés, à la descente, des canoéistes, à la remonte, des remorqueurs, n'existent plus déjà dans l'esprit des ingénieurs. Sur leurs plans, le cours du fleuve disparaît à gauche, sous le nom de Donzère, pour reparaître seulement dans le coin droit, à la hauteur des ruines du château de Mondragon.

L'échafaudage aperçu est le *barrage de retenue,* en cours d'achèvement. Terminé, il assurera un relèvement général du plan d'eau et établira à l'entrée de la dérivation le niveau convenable : la « cote 58,00 », qui doit concilier les exigences de l'usine de Bollène (22 mètres de chute), du canal (7 mètres de tirant d'air aux différents ponts) et de la voie ferrée Lyon-Marseille (qui ne peut être exagérément surélevée).

L'entrée du canal comporte deux passes, l'une profonde, dite « usinière », l'autre, réservée à la navigation, large, au seuil relevé, pour éviter le dépôt d'alluvions. Les deux branches se réunissent en aval d'un double *barrage de garde,* permettant éventuellement d'isoler fleuve et canal, mais qui resteront totalement effacées tant que le niveau des eaux dans le Rhône ne dépassera pas celui des plus hautes eaux navigables.

L'ENTRÉE DU CHANTIER

Ayant rattrapé la Nationale 7 à Donzère, siège du « maître de l'œuvre », la C. N. R., on pénètre véritablement sur le chantier à hauteur de la « Cité du Pont-Double », l'une des six petites villes provisoires où sont logées les 7.000 personnes participant à l'entreprise. A gauche de la route, un plan monumental fait arrêter les automobilistes les plus pressés, avant qu'ils s'engagent dans un paysage — digne d'une description d'H. G. Wells — où les ruisseaux, détournés de leur cours, sont franchis à gué par des véhicules aux roues immenses, porteurs de tonnes de boue.

On a dit que le défilé de Donzère était la véritable « porte du Midi », parce qu'on aperçoit à sa sortie les premiers oliviers. Aujourd'hui, cette définition risque de surprendre le voyageur, qui chercherait en vain, au long de ces 28 kilomètres, un bouquet d'arbres ou seulement une touffe d'herbe.

Au « Pont Double », première anomalie : la route fait une large boucle pour passer, provisoirement, sous un pont qui lui est destiné. De même, la voie ferrée longe sagement un pont-rail, terminé mais non encore raccordé. Et voici, pour la première fois, le canal — ici, à sec — que grattent des « scrapers » rouges et jaunes. Nous sommes sur le « lot 3 ».

Les travaux entrepris entre Donzère et Mondragon présentent en effet une particularité intéressante : les 28 kilomètres de canal à creuser ont été découpés en une douzaine de lots, que se partagent dix entreprises différentes. Chacune utilise ses engins propres et traite le problème à sa façon. Des pelles mécaniques aux grandes dragues marines, en passant par les « loaders » américains, l'ensemble forme le chantier de démonstration le plus intéressant d'Europe. (Il va sans dire qu'un organisme central, installé à Bollène, coordonne cet ensemble.)

LA CITÉ DES SIPHONS

Quelques kilomètres plus loin, passé des parcs à matériel, l'eau apparaît au fond du canal ébauché, et des « draglines » s'affairent, plongeant rapidement des godets qui ramènent chaque fois 5 mètres cubes de gravier, changeant de place au moyen d'immenses patins d'acier munis de bielles qui les font avancer à la façon d'énormes sauterelles malhabiles.

Un autre pont, encore inutilisé, et nous arrivons aux Siphons. Creusés sous le canal, ces derniers permettent aux petits affluents de rive gauche de rejoindre le Rhône. Plus loin apparaît un autre canal, plus étroit. Celui-là est provisoire ; il remplace l'ancien canal de Pierrelatte, qui assurait l'irrigation des cultures à raison de 8 mètres cubes-seconde. La dérivation fournira désormais 60 mètres cubes, grâce auxquels vont s'ouvrir de belles perspectives pour le développement agricole, une fois effectué le remembrement prévu.

D'un quatrième pont on aperçoit les deux monticules rocheux du village de Pierrelatte, îlot de verdure resté miraculeusement intact au cœur du chantier, en vertu d'un terrain d'aviation voisin. La route redescend et n'est plus guère qu'une piste où les ornières atteignent un mètre de profondeur si l'on n'a pas la bonne fortune de passer derrière l'une des innombrables niveleuses qui écrasent sans cesse la boue jaunâtre et rétablissent le profil de la route.

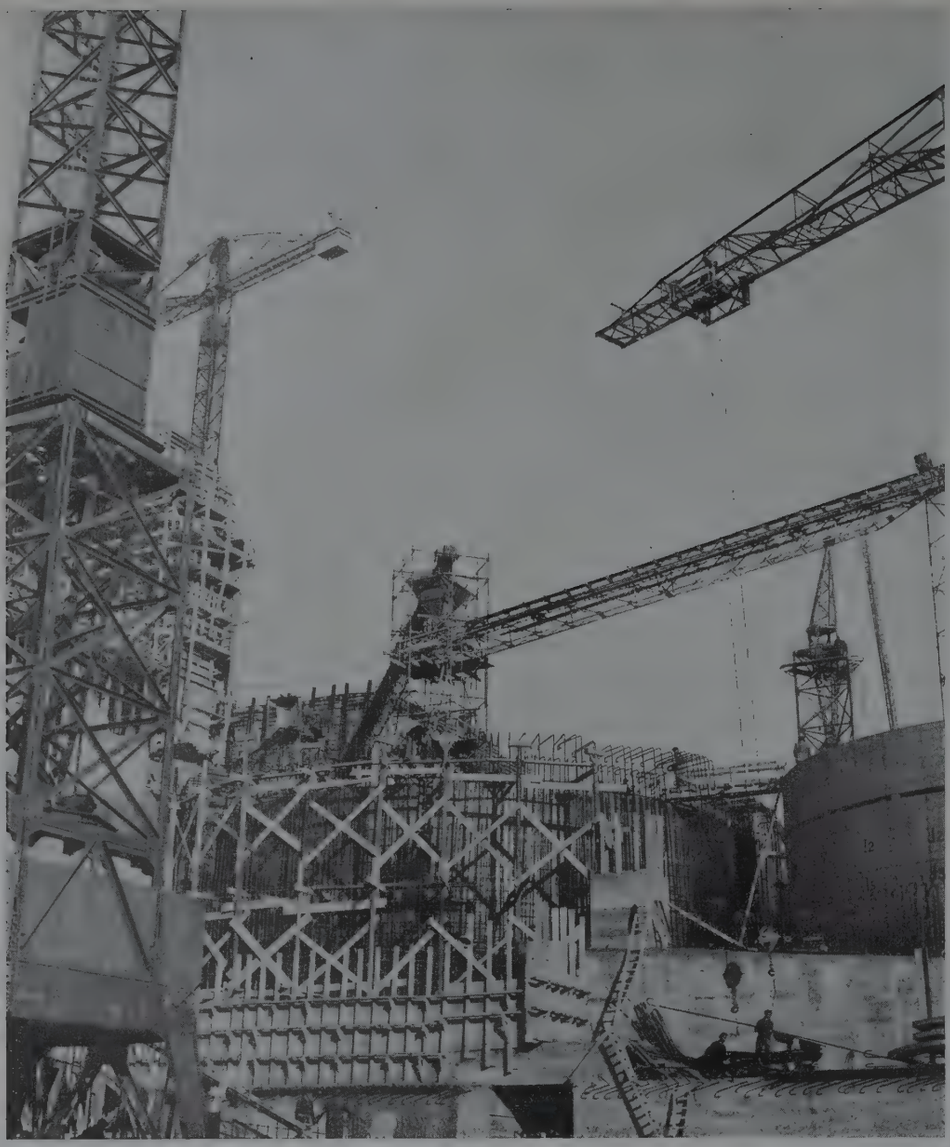
L'usine n'est plus éloignée maintenant, signalée par les « blondins » — pylônes de ferraille de 50 mètres de haut, étincelants au soleil. En ce point, le canal d'amenée a atteint son profil définitif ; 150 mètres de largeur, 23 de profondeur, que les « excavateurs à godets » ont atteint en trois tranches, deux fois 7 mètres, une fois 9 mètres. L'un d'eux a succombé à la tâche et s'est affaissé, coupé en deux, le long de la pente.

USINE, DÉCHARGEUR ET ÉCLUSE

Au « P. K. 17 », point choisi pour fonder l'usine — en raison de la présence d'une plate-forme rocheuse à hauteur convenable — on peut admirer, en action, toute la « cavalerie légère » du chantier : scrapers, tourna pull, tourna scrapers — chacun arrachant allégrement ses 1.000 tonnes quotidiennes. Autour d'eux s'affairent les bulldozers, véritables « hommes de peine » poussant l'un, tirant l'autre, aplanissant le sommet des montagnes de déblais qui surplombent la fosse de l'usine.

En ce qui concerne l'*usine-barrage* elle-même, on en est à la phase « bâtis et coffrages » — dont les éléments préfabriqués sont balancés par de gigantesques grues. Les caractéristiques de l'équipement approchent des records mondiaux. Les six turbines Kaplan à aubes mobiles, de 70.000 CV chacune, tournant à la vitesse de 100 tours-minute, dépasseront en puissance toutes celles montées jusqu'à présent. Une indication permet de préciser leur ordre de grandeur : leurs roues à six pales auront plus de 6 mètres de diamètre. Le débit prévu de 1.530 mètres cubes-seconde et les 22 mètres de hauteur moyenne de chute assureront une puissance globale de 300.000 kW, soit une production annuelle de 1.980 millions de kWh.

A droite de l'usine : le déchargeur, indispensable puisque le canal doit servir à la fois à la navigation et à l'alimentation des turbines. Enfin, l'écluse — 95 mètres sur 12 — qui devra permettre aux trains de péniches de franchir rapidement une dénivellation de 25 mètres, pose quelques problèmes difficiles. Les points délicats étaient évidemment le remplissage et le vidage du sas, qu'il convient d'effectuer « avec une vitesse plus grande qu'on n'a réussi à le faire jusqu'à présent ». La porte aval présentait surtout des difficultés en raison de ses dimensions : 26 mètres de hauteur, 12 mètres de largeur. La solution, originale, imaginée par M. Caquot prévoit une porte levante en accès à masque de béton armé dont la forme sera celle d'un cylindre tendre.



DES GRUES ULTRA-MODERNES PROFILENT AU-DESSUS DU CHANTIER LEURS SILHOUETTES DÉMESURÉES.

ENGINS RETIRANT 2.000 T. DE TERRE PAR JOUR.

UNE GRANDE DRAGUE : 10.000 T. PAR JOUR.

LES GRANDES DRAGUES MARINES

En aval de l'usine, la route traverse le point le plus curieux peut-être de tout le chantier. A gauche, un lac de 130 mètres de largeur baignant le pied de collines régulières de terre brune, s'enfonce vers l'horizon, où l'on distingue, dans la brume, des vaisseaux bizarres portant un mât trop lourd et des passerelles trop longues... A droite, les mêmes collines symétriques encadrent une excavation profonde d'une trentaine de mètres, où fourmillent wagonnets et Decauville. « Nous sommes sur un bouchon, explique le chef de chantier, entre le lot 10 et le lot 11. Le premier est travaillé à sec, le second, « en eau ». Quand ils seront achevés, il ne nous restera plus qu'à faire sauter le bouchon, et l'eau arrivera au pied de l'usine, le canal de fuite étant terminé et communiquant avec le Rhône. »

Ces étranges navires aperçus sont les grandes dragues marines, qui sont pour beaucoup dans la célébrité nouvelle de Donzère-Mondragon. Pour parvenir jusqu'à elles il n'est d'autre moyen que le canot à moteur. Il ne faut pas songer, en effet, à franchir ces collines pointues, formées de déblais encore humides, où un imprudent s'enliserait en quelques secondes.

Tandis que l'on approche, les formes entrevues se précisent ; larges pontons de support, extrémités mobiles ; ce qui semblait un mât est une tourelle métallique, et la passerelle, un tapis roulant. La berge est entamée en arc de cercle, grâce à un mouvement de va-et-vient régulier, et les déblais vont, au bout de 150 mètres de tapis roulant, construire directement la berge au profil désiré. En vue d'assurer une répartition précise du terrain, le dernier tronçon du tapis transporteur s'élance en un audacieux « porte à faux » de 70 mètres, accroché au mât dont le sommet est à plus de 45 mètres au-dessus du niveau du bassin.

Sur le pont, l' « équipage » jouit de l'étonnement des visiteurs ; le « capitaine » fait les honneurs du bord : car il s'agit d'un véritable navire, avec ses canots de sauvetage, sa chambre des machines, et même son poste de télécommunications, qui lui permet de signaler sa position... au centre de Bollène.

A raison de 10.000 tonnes quotidiennes de terre déplacées, chacune des quatre grandes dragues creuse rapidement son chemin vers le Rhône, et, d'un jour à l'autre, disparaît dans la courbe du canal de fuite.

LA « RÉALIMENTATION DE LA NAPPE »

L'emploi, inattendu, de ces engins maritimes venus de Hollande, était ici une nécessité, en raison de l'existence d'une très importante nappe d'eau souterraine, s'écoulant lentement du nord au sud, tout au long de la vallée, en suivant la pente générale du terrain, et ayant, comme une rivière véritable, ses hautes eaux et son étiage. Il suffisait donc, pour permettre aux dragues de travailler dans leur élément, de creuser un premier bassin de « lancement ».

La présence de cette eau souterraine — si elle facilite ainsi le percement du canal de fuite — posait cependant un grave problème. La plaine de Bollène est une région de moyenne culture, et le soin avec lequel la Compagnie Nationale du Rhône a choisi son tracé de façon à porter le moins de dommage possible à la production agricole n'empêche pas que de part et d'autre du canal s'étendent des terres dont la fertilité est étroitement liée à la présence de la nappe souterraine. « Que les infiltrations provenant du canal fassent monter son niveau, et voici — précise M. Giguet — des terres transformées en marécages. Que l'ouverture d'un profond canal de fuite en fasse baisser considérablement le niveau, et voilà des terres stérilisées par la sécheresse. »

Sur le tracé du canal d'amenée, relativement élevé, le problème ne présentait pas grandes difficultés, les essais de perméabilité des digues s'étant révélés satisfaisants.

A l'aval de l'usine, au contraire, il était très difficile d'empêcher le canal de fuite, où l'eau n'atteindra qu'un niveau bien inférieur à celui de la nappe, de drainer celle-ci de chaque côté de son tracé. Revêtir le canal sur toute sa partie inférieure, ou injecter, comme à Génissiat, des écrans d'argile, eût été très coûteux. On a donc cherché, et trouvé, une solution originale : la nappe sera « réalimentée », à l'aval de l'usine, au moyen de puits perdus, recevant eux-mêmes de l'eau prélevée sur le cours amont, d'où la présence, au premier abord incompréhensible, d'un *canal de réalimentation de la nappe*.

LES DERNIERS KILOMÈTRES

Passé les grandes dragues, on atteint bientôt la fin du chantier du canal. Tandis que l'on s'affaire à la construction de quatre derniers ponts, nous retrouvons la Nationale 7 et la voie ferrée, déviées à l'entrée. A gauche apparaît la colline de Mondragon, puis le Petit et le Grand Banastier, Tournon, Ile-Vieille; on commence à entrevoir, très loin, la crête bleuâtre du Ventoux ; et voici le Rhône, qui, dans deux ans, presque jour pour jour, devra abandonner son lit pour la dérivation de Donzère-Mondragon, tandis que la centrale André-Blondel produira son premier kilowatt.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Emmanuel Mounier

Il s'est fait une sorte d'accord entre tous ceux qui ont prononcé son éloge depuis qu'il est mort. Sans partager toujours ses idées, répète-t-on un peu partout, on était obligé d'avoir pour l'homme une estime profonde. Je n'aurai pas l'originalité de parler autrement d'Emmanuel Mounier.

Ce qu'il a écrit, ce qu'il a pensé, sa revue *Esprit*, qu'il a fondée, remise en marche après la guerre, dirigée jusqu'à l'heure de sa mort, laissons tout cela hors de discussion aujourd'hui. C'est l'homme que j'évoque avec émotion, l'homme tel que je l'ai connu et admiré, à des heures notamment où la noblesse humaine s'imposait à quiconque avait le goût de la reconnaître.

Je crois l'avoir vu pour la première fois dans le petit appartement où il logeait à Lyon, en haut de la Croix-Rousse, à l'automne de 1941. C'était un des lieux où se réunissaient quelques insoumis à l'imposture du moment. Il y avait là Stanislas Fumet, Albert Béguin, Raymonde Vincent. Les RR. PP. jésuites de Fourvière nous apportaient le sérieux appui de leur doctrine et de leur courage. Mounier, de qui j'avais toujours été séparé par des polémiques, et que je n'avais jamais vu, me tendit une main loyale. Ce temps-là avait ceci de merveilleux que les ratiocinations ne mettaient pas leur sable dans les mouvements du cœur.

L'année 1942 commença. Nous fûmes témoins de la suspension d'*Esprit*, de l'utilisation de ses fichiers d'abonnés par l'organe d'obédience vichyste qui se fonda sous le nom de *Demain*. Nous rencontrions souvent Mounier dans les cafés de la place Bellecour. Son courage avait la souriante jeunesse qui a éclairé toute son existence par une sorte de prolongement de sa vie d'étudiant. Vint le jour où il fut arrêté. Vinrent les semaines où il fit la grève de la faim.

Je ne vois pas que cela ait été beaucoup rappelé dans ce qu'on a écrit sur lui depuis quinze jours. Avec l'esprit de décision énergique qu'il avait eu, au début de sa carrière, pour choisir une vie de liberté dans la pauvreté, il se détermina aussi absolument pour protester de toutes ses forces contre l'iniquité. Nous suivîmes avec une amitié anxieuse cette grève de la faim, qui ne fut pas brève. Enfin la tyrannie capitula. Mounier fut libéré. Il passa le reste de l'occupation à Beauvallon, non loin de Dieulefit, où je venais moi-même de m'établir, et où se forma un petit centre d'insoumis intellectuels. Il y travailla beaucoup. Son gros *Traité du caractère* a sans doute pour origine une suite de conférences qu'il donna à Dieulefit, au collège de la Roseraie.

Le goût qu'il avait pour les entretiens et les discussions en groupe, les petits conciles de penseurs et de philosophes fit que maints écrivains et professeurs prirent le chemin de Beauvallon. On venait de Lyon et d'ailleurs tenir autour de Mounier des réunions, tracer des programmes, établir des projets. Je n'ai qu'un faible penchant pour ces parlotes. Les circonstances firent pourtant que l'une d'elles se tint, un matin du printemps 1944, sur la terrasse de ma maison. Il y avait là, si je me souviens bien, avec un éminent théologien de Fourvière, Mandouze et Beuve-Méry. La libération n'était plus très loin.

Emmanuel Mounier reprit l'œuvre qu'il avait commencée treize ans plus tôt. On sait laquelle. Jeune et brillant agrégé, il avait choisi de quitter l'Université, de rompre avec les situations d'avenir, la sécurité matérielle, les filières tranquilles, pour mener, seul avec quelques amis, le combat intellectuel que soutiendrait une revue indépendante. On a maintes fois comparé cette décision à celle de Péguy. Elles se ressemblent, en effet, dans l'ordre de l'action, quelque différence qu'il y ait entre les œuvres respectives.

Ce qu'il faut ajouter, c'est qu'une vie aussi courageusement engagée était chargée de risques, que Mounier a courus délibérément. Afin de vivre pleinement la liberté de l'esprit, il s'est jeté dans l'adversité. Au rebours du confort matériel et moral, il a pris le parti du combat et de la peine. S'il est mort à quarante-cinq ans, ce n'est peut-être pas parce qu'il avait une santé particulièrement fragile, mais parce qu'il n'avait jamais ménagé ses forces. Il avait toujours été jusqu'au bout de ses exigences spirituelles. Cela ne devrait pas paraître extraordinaire si la vie de l'âme avait dans notre monde sa place normale. Mais en ce temps-ci cela donne un aspect héroïque à la vie d'Emmanuel Mounier. Et à sa mort aussi peut-être.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

« Malborough » et quelques autres

Voulant un jour écrire une pièce, M. Marcel Achard s'avisa que la vieille chanson de *Malborough s'en va-t-en guerre* pouvait fournir tous les éléments d'un aimable divertissement théâtral. C'était en 1924, l'idée était bonne, et l'auteur, que *Voulez-vous jouer avec moâ ?* venait de révéler au public, disposait d'un talent dans toute sa fraîcheur. *Malborough* a donc tout d'une jolie pièce, des dialogues marivaudants avec quelques longueurs, des fusées de gaminerie spirituelle, une philosophie légère — oh ! très légère ! — sur l'imbécillité des guerres, l'incohérence des généraux (car on était fort antimilitariste en 1924 !), l'inconstance des femmes, les mensonges de la renommée et autres fariboles. Pauvre duc de Marlborough ! Il fut un grand général, courageux, glorieux et aimé des belles. Il suffit qu'un rimailleur obscur composât sur lui une chanson pour qu'il devînt un traîneur de sabre copieusement ridiculisé à travers les siècles. Heureusement Marcel Achard était là pour lui rendre un peu de cet esprit qu'il avait de son vivant.

La présentation que J.-L. Barrault a faite de *Malborough* au théâtre Marigny est d'une somptuosité, d'une grâce et d'une couleur qui enchantent. Cela tient à la fois du Casino de Paris et de l'Opéra-Comique (on entend une habile musique de Georges Auric). Cela est plein de trouvailles ingénieuses : le champ de bataille, quelque part en France, où fument les canons, où pleuvent les boulets de feutre, la tour de lady Malborough autour de laquelle évoluent des oiseaux dans un ciel d'une transparence assez peu britannique, le ballet rouge sur blanc des « quat'z'officiers », le plaisant intermède fourni par Jean-Louis Barrault lui-même, humble soldat Lafleur mimant dans la meilleure tradition comique le raccommodage de sa tunique, aiguille levée haut.

Il me semble pourtant qu'une assez grave erreur a été commise dans l'interprétation du rôle principal par ce remarquable acteur qui s'appelle Jacques Dacqmine, et ce qui m'étonne le plus, c'est que l'auteur l'ait entérinée. M. Achard n'a-t-il pas voulu, en effet, que, conformément à la chanson, son Malborough fût une sorte de ganache ? Ainsi, les douces paroles qu'il coule, sous sa tente de général, à la paysanne Jeanne acquièrent d'autant plus de ressort comique que le héros est plus burlesque. Comment admettre que la suivante Bettina et, surtout, la petite paysanne résistent à un aussi séduisant cavalier ? Jacques Dacqmine, en traînant tous les cœurs après soi, dénature le sens de la pièce et, en tout cas, ralentit le mouvement général. Le charme n'est pas une qualité quand il va contre la psychologie du personnage.

Je me demande, en outre, si le cadre de Marigny n'était pas un peu trop vaste pour cette pièce légère et d'une joliesse un peu grêle. Mais il faut louer les délicieux décors et les éclatants costumes de Jean-Denis Malclès, et l'esprit de Madeleine Renaud, et le primesaut de l'adorable Simone Valère, et le cœur en breloque de l'élégant Jean Desailly, et tout ce que J.-L. Barrault a mis de fine dentelle autour d'un texte d'image d'Epinal récrit par un poète.

Le spectacle commence par *On purge bébé*, un acte de Feydeau où le pot de chambre et le seau de toilette jouent les grands premiers rôles. Mais Feydeau savait faire rire sans vulgarité des choses les plus vulgaires, et, si la scène est longuette, du moins permet-elle à l'extraordinaire Madeleine Renaud de déployer tout son arsenal comique : tant de naturel n'est le fait que des très grands artistes, et ce n'est pas d'hier que celle-là, parfaitement secondée ici par le solennel Pierre Bertin et le sûr André Brunot, s'est hissée au tout premier rang.

Au théâtre des Mathurins, M. Yvan Audouard a donné sa première pièce, *la Bonne Compagnie*. Aux premières répliques on riait, on se sentait bien disposé. M. Pierre Leproux dans le rôle de Verneyras, bonnetier en gros, avait une bonne tête. Puis arrivait Marcel Herrand, prodigieusement maquillé, en une espèce de philosophe bourgeois, anarchisant et alcoolique. Puis c'était Annette Poivre, au malin visage, et d'autres, et d'autres encore : un escroc, une veuve ardente, un écrivain raté, un savant à demi fou, un assassin... Tous parlaient sans arrêt, et s'efforçaient à faire de l'esprit, et voulaient à toute force nous faire rire, et nous ne jugions pas que des répliques dans le goût de celles-ci, notées au vol, fussent aussi drôles que l'auteur avait l'air de le croire : « La calvitie, c'est du naturisme cranien... — Je vous croyais Polonais. — Non, j'avais soif... » A la fin du troisième acte nous apprenions que tout était frime dans ce qui venait de nous être raconté, et qu'il n'y avait pas, qu'il n'y avait jamais eu de pièce. Le plus curieux, c'est que cette malheureuse tentative ne prouve pas que M. Yvan Audouard soit dénué de talent. Mais il se satisfait à trop bon compte. Et je ne vois pas pourquoi il ne trouverait pas un jour une idée de pièce. Ce que l'on comprend plus difficilement, c'est que M. Marcel Herrand ait pu penser un seul instant que *la Bonne Compagnie* était jouable.

De gauche a droite : Madeleine Renaud, Dacqmine et J.-L. Barrault.

PETITES CHRONIQUES

FRANCE-AMÉRIQUE DU SUD

La Compagnie des Chargeurs réunis, soucieuse d'améliorer les relations maritimes entre la France et l'Amérique du Sud, fortement affectées par les conséquences sévères de la guerre sur notre marine marchande, met en service un grand paquebot mixte, le *Claude-Bernard*, qui reliera en dix-huit jours Le Havre à Rio, Santos, Montevideo et Buenos-Aires en emportant de nombreux passagers et un fret important.

Ce navire, construit par les Ateliers et Chantiers de la Loire, est un beau bâtiment de 17.500 tonnes et de 163 mètres de longueur, aménagé avec tout le confort désirable et élégamment décoré. Les passagers des troisièmes classes n'ont pas été négligés dans l'aménagement. Quant aux installations techniques, elles se réfèrent aux plus modernes acquisitions de la science. La climatisation, la ventilation et la sécurité ont été particulièrement étudiées ; les appareils de signalisation et de repérage sont des plus perfectionnés. Le navire est équipé de moteurs diesel qui lui assurent une vitesse de 18 nœuds. Pour une large part le fret qu'il transportera sera frigorifié. Ainsi, grâce à cette nouvelle unité des Chargeurs réunis, les liens entre la France et l'Amérique latine seront resserrés.

PARIS LA NUIT

Le « Boom », fête annuelle de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales a, le 18 mars dernier, ouvert la série des grandes manifestations parisiennes de printemps.

Dès la cour d'entrée une tour Eiffel de 20 mètres de hauteur, sommée de projecteurs aux jeux tournants, annonçait le thème de décoration : *Paris la nuit*.

Tous les couloirs étaient transformés en rues le long desquelles le haut commerce parisien avait installé les plus élégantes boutiques.

Trente salles représentaient autant de coins particulièrement évocateurs du paysage parisien. De la place du Tertre au parc Monceau, c'était tout un voyage amusant et charmant. Avec infiniment d'ingéniosité et d'art étaient également reconstituées les « boîtes de nuit » et les restaurants à la mode. S. Exc. l'ambassadeur des Indes soupa chez « Maxim's » et S. Exc. l'ambassadeur du Brésil, à Copacabana.

Au son de vingt orchestres, dans toute l'Ecole, nous voulons dire dans tout Paris, 8.000 personnes dansèrent jusqu'à l'aurore.

Reconstitution d'une cave existentialiste à la fête des H. E. C.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE LA GUERRE :

Robert E. Sherwood, *le Mémorial de Roosevelt, d'après les papiers de Harry Hopkins*, Tome I : « De la drôle de guerre à Pearl Harbour », (Plon, 390 pages). Roosevelt n'a pas écrit de Mémoires ; son confident Harry Hopkins a laissé des notes et documents personnels dont la mise en œuvre constitue la matière de ce livre.

Hopkins remplit de nombreuses missions qu'à cause de son infirmité Roosevelt ne pouvait effectuer lui-même ; on l'avait pour cette raison surnommé « les jambes du président ». Ce dernier l'appelait « cher vieux garçon » et lui accordait une confiance totale ; ne dit-on pas qu'il songea à le faire désigner comme candidat à la présidence ? L'opposition lui décochait les traits qu'elle n'osait diriger contre Roosevelt en l'appelant « maire du Palais » ou « Raspoutine de la Maison Blanche ». Il ne devait d'ailleurs survivre que quelques mois à son chef.

Ce livre est donc un témoignage indirect, mais très vivant de la pensée et de la politique de Roosevelt ; il éclaire beaucoup de points demeurés obscurs sur la période qui précéda l'entrée en guerre des Etats-Unis.

La relation de l'entrevue de Hopkins et de Staline en juillet 1941 offre un tableau extrêmement précis des moyens militaires avec lesquels l'Union soviétique est entrée en guerre. Staline plaide alors la nécessité d'un dénominateur commun entre toutes les nations en matière de morale. « Sans ce dénominateur, dit-il, les nations ne peuvent coexister. »

Nous y trouvons également un exposé très complet des négociations qui ont abouti à la rédaction de la Charte de l'Atlantique. Les divergences entre Roosevelt et Churchill étaient fréquentes, mais les deux hommes avaient l'un pour l'autre une haute estime. Roosevelt termine un long câble à Churchill sur cette phrase : « C'est chic de vivre dans la même décade que vous ! »

Beaucoup de détails également, et fort pittoresques, sur la manière de travailler de Roosevelt et ses rapports avec ses ministres. Dans un de ses discours il parle des agents de la cinquième colonne opérant aux Etats-Unis et en Amérique latine : « Il y a également des citoyens américains — dont beaucoup occupent des postes importants — qui inconsciemment favorisent l'action de ces agents et s'en rendent complices. » Le Département d'Etat demande la suppression des mots « occupent des postes importants ». Alors Roosevelt corrige ainsi : « ... des postes importants, en particulier au Département d'Etat ». C'est tout l'homme.

L'ART DE RECONNAITRE LES STYLES :

René Barotte, *le Meuble français à travers les âges* (Editions internationales, 124 pages). Une petite encyclopédie clairement ordonnée et abondamment illustrée qui permet au lecteur de discerner aisément l'époque de création d'un meuble quelconque. Elle présente sous leurs caractéristiques essentielles les mobiliers frustes et vigoureux du moyen âge, somptueux et ornés de la Renaissance, lourds et bourgeois de Louis XIII, expressifs de l'évolution du génie français de Louis XIV à l'Empire, plus honnêtes que gracieux sous Louis-Philippe. Le XX^e^ siècle crée des esthétiques nouvelles : modern style, influence munichoise, triomphe des surfaces lisses et des matières plastiques. Le machinisme, qui renouvelle les formes, n'en détruit pas l'harmonie ; l'exiguïté des locaux modernes fait prévaloir la formule de la pièce unique, le *living room*, à la fois salon, salle à manger, bibliothèque et chambre. Les lits sont remplacés par des divans, les armoires par des placards ; la discothèque et le poste de radio entrent dans l'ameublement. Le meuble tube a fait son temps, les décorateurs actuels s'orientent vers le meuble à transformation. Le goût et l'ingéniosité déployés par les traditionalistes, les rationalistes ou les indépendants perpétuent le prestige du mobilier français.

ALBERT MOUSSET.

COURRIER MUSICAL

L'orchestre de chambre de Stuttgart, acclamé lors d'une soirée « Mozart intime », a donné — *bis repetita* — l'audition intégrale des *Brandebourgeois* de Bach, déjà exécutés l'an dernier. Certes, la qualité de cet ensemble légitime ses succès ; pourtant — qu'on n'y voie de ma part nul esprit chauvin — les programmes Bach-Mozart dont il se fait une spécialité sont assez à la mode pour n'offrir aucun risque. Il y a plus de courage à affronter — comme le font certains de nos remarquables orchestres de chambre — l'incertitude de premières auditions ou d'œuvres ignorées. Cela dit, ne ménageons pas à Karl Munchinger et à ses musiciens les louanges méritées pour leur parfaite cohésion instrumentale et l'élégance toute classique de leur style.

Au pupitre des Concerts Lamoureux, Remus Tzincoa s'est acquis l'adhésion unanime de l'auditoire par sa ferme personnalité et sa sensibilité pénétrante. C'est une des belles baguettes d'aujourd'hui et de demain et c'est aussi un fervent animateur : assumant à Laval la direction de la Philharmonique, il entretient en cette ville un véritable foyer de musique. Non moins brillante s'annonce la carrière du jeune pianiste Robert Weisz, prix du concours international de Genève, qui avait au même concert Lamoureux la lourde tâche de remplacer Dinu Lipatti, gravement malade.

Admirable virtuose à qui vont tous nos vœux de rétablissement, Lipatti s'est montré beau joueur en désignant pour le suppléer cet éclatant cadet, et nous lui savons gré d'avoir envoyé un égal.

Je m'étonne que le public parisien, généralement si averti, n'ait pas montré plus d'empressement à aller applaudir le grand violoniste belge Arthur Grumiaux, engagé par les Concerts Pasdeloup pour interpréter trois des beaux concertos du répertoire : Mozart, Brahms et Mendelssohn. Il est vrai que le festival Darius Milhaud dut ce soir-là dédoubler les mélomanes. Néanmoins cet artiste fêté dans la plupart des capitales d'Europe ne semble pas posséder encore à Paris le rang que lui assignent sa maîtrise et son éblouissante technique. Trop peu nombreuse, mais chaleureuse, l'assistance a pu lui donner l'espoir d'une juste réparation.

Que d'espoir aussi permet d'entrevoir le premier récital de la charmantte harpiste Marie-Claire Jamet, presque une enfant encore, mais déjà subtile musicienne au jeu délicat et nuancé ! Elle a respiré la musique dès l'âge le plus tendre. Pierre Jamet, son père, virtuose, professeur et fondateur du quintette qui porte son nom, est un des meilleurs propagateurs de notre musique française. Remarquablement entourée par la cantatrice Geneviève Touraine et par d'excellents instrumentistes, Marie-Claire Jamet, aussi bien dans les soli anciens et modernes que dans la musique d'ensemble, s'est montrée digne du milieu qui l'a formée, tout en affirmant des dons personnels riches de promesses.

L. MAURICE-AMOUR.

M^me^ Crémieux-Schreiber, sénateur du Gard, membre du Conseil supérieur de l'Hygiène, en voyage d'études en A. O. F.

UN VILLAGE MODÈLE AU DAHOMEY

Situé au passage des grandes routes Niger-Togo et Nigéria-Gold Coast, Djougou est la ville la plus importante du nord du Dahomey. Autour d'elle quatorze cantons rassemblent une population de plus de 10.000 habitants. Les habitants de Djougou ont constitué une association qui travaille à créer près de l'Ouémé un village modèle.

Pantago, tel est le nom que portera ce village. Actuellement la ville est électrifiée et commence son adduction d'eau. Marché, abreuvoir, dispensaires et cases seront dans le style local et en matériaux durs. Un quartier de soins où trois cents lépreux, jusqu'ici non traités, seront soignés est en construction. Déjà se dresse le Foyer franco-africain, qui représente un magnifique effort. Là se trouveront dans quelques mois le cinéma, la salle des fêtes et le foyer-bibliothèque. Le haut commissaire de la République a vivement félicité les artisans de cette belle œuvre.

M^me^ HELEN KELLER A L'U. N. E. S. C. O.

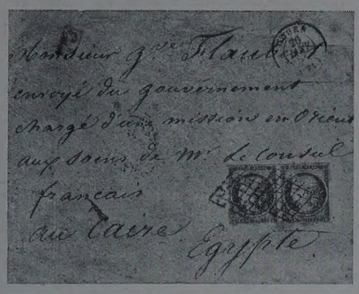
A la maison de l' U.N.E.S.C.O. à Paris une conférence internationale s'est réunie afin de discuter l'unification d'un système Braille pour les sept millions d'aveugles du monde. Les vingt et un délégués, dont onze sont aveugles, ont été accueillis par M. Torrès-Bodet, directeur général de l'U. N. E. S. C. O. Le congrès s'est achevé par un pèlerinage à Coupvray, en Seine-et-Marne, où Braille naquit en 1809.

Il y eut, au cours de ces séances, une heure extrêmement émouvante lorsque les congressistes, sous la présidence de M. John Jarvis, aveugle lui-même, reçurent M^me^ Helen Adam Keller. Le monde entier connaît maintenant cette femme, aveugle et sourde, muette de naissance, et qui, par une admirable énergie, surmontant ses infirmités, est

parvenue à une rééducation phonique en même temps qu'elle déploie au service de ses frères infortunés une activité empreinte de l'optimisme que répandent ses livres. M^me^ Helen Keller fut présentée par son guide habituel, M^me^ Dolly Thompson, qui lui interprète les propos de ses interlocuteurs au moyen d'une sorte d'alphabet tactile. M^me^ Keller exprima l'intérêt que lui inspirent les travaux de l'U. N. E. S. C. O.

LÉGION D'HONNEUR

Dans notre numéro du 18 février nous avons mentionné le nom de M. Robert Casadesus parmi les nouveaux officiers de la Légion d'honneur. On nous prie d'indiquer que c'est en réalité à M. Marius Casadesus que cette distinction a été attribuée.



LE SOUVENIR DE FLAUBERT

En 1850, Gustave Flaubert et son ami Maxime du Camp voyageaient en Orient. Partis de Marseille le 4 novembre 1849, ils étaient arrivés le 15 à Alexandrie, d'où ils gagnèrent Le Caire. L'intention des deux touristes était d'aller jusqu'en Perse, en Arménie et au Caucase. Il n'en fut rien d'ailleurs. Pour des causes mal démêlées, parvenus à Beyrouth, ils renoncèrent à une partie de leur itinéraire. Le voyage n'en dura pas moins dix-huit mois puisque c'est en mai 1851 que Flaubert rentra à Croisset. Il avait eu l'heureuse surprise de voir sa mère le rejoindre à Rome. A l'occasion du centenaire de ce voyage, dont l'influence sur l'œuvre du romancier fut certaine et profonde, la Société des Amis de Flaubert vient de s'enrichir de deux enveloppes dont la suscription est de Mme Flaubert. Les deux lettres envoyées à son fils lui parvinrent l'une au Caire le 19 février 1850 et l'autre à Constantinople le 2 décembre suivant.

CHEZ LES GENS DE LETTRES

M. Pierre Descaves a été élu président de la Société des Gens de lettres pour 1950 en remplacement de M. Fernand Gregh (à gauche), président sortant. Fils du doyen de l'Académie Goncourt disparu il y a peu, M. Pierre Descaves s'est fait connaître

comme journaliste, comme critique et comme romancier. Il consacre une large part de son activité aux questions professionnelles qui intéressent les écrivains.

NÉCROLOGIE

Jacques Pauliac, qui vient de succomber à cinquante-quatre ans à une crise cardiaque, avait été avant guerre, notamment au *Journal*, un reporter actif et ingénieux. Depuis plusieurs années, il s'était voué à la radiodiffusion, et il avait été l'animateur de quelques-unes des meilleures émissions. En particulier, les « Beaux Jeudis » lui avaient valu d'innombrables amitiés dans le public difficile à satisfaire des enfants.

COURRIER DU CINÉMA

Les membres de l'Association française de critique de cinéma ont désigné comme films français de qualité sortis en 1949 les films suivants (dans l'ordre décroissant du pourcentage des voix qu'ils ont obtenues) :

Longs métrages. — *Manon ; Jour de fête ; les Amants de Vérone ; l'Ecole buissonnière ; Occupe-toi d'Amélie ; Gigi ; Rendez-vous de juillet ; les Paysans noirs ; le Silence de la mer ; Au delà des grilles ; Pattes blanches ; une Si Jolie Petite Plage.*

Courts métrages. — *Evangile de pierre ; Pacific 231 ; le Sang des bêtes ; Van Gogh.*

NOUVELLES RELIGIEUSES

Le comité national de la Fédération des amicales de l'enseignement libre, qui groupe des milliers d'anciens élèves, s'est réuni à Lyon sous la présidence de S. Exc. Mgr Bornet et de M. Cl. Janin, président général.

S. S. Pie XII a reçu en audience spéciale notre éminent collaborateur M. Georges Duhamel, de l'Académie française.

A l'occasion de la Saint-Joseph Mgr Feltin, archevêque de Paris, entouré de différentes personnalités, dont le général Weygand, a assisté au déjeuner offert aux vieillards recueillis à l'hospice des Petites Sœurs des Pauvres. On les voit ici.

Le douzième congrès international de l'Apostolat de la mer, qui est le deuxième congrès international de l'Année Sainte se tenant à Rome, a eu lieu dans la grande salle du cercle Saint-Pierre. M. Charles Agez, secrétaire général de la Jeunesse maritime chrétienne de France, a présenté un rapport sur « la Formation des marins comme apôtres des marins ».

L'Union féminine civique et sociale a célébré le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation dans une grande réunion à la Sorbonne, sous la présidence de M. P.-H. Teitgen, ministre d'Etat, et en présence de S. Exc. Mgr Feltin.

Mgr Deluy, archevêque de Marseille, a inauguré à l'œuvre du boulevard de la Madeleine, à Marseille, le musée qui vient d'être créé par les soins des Pères de la Congrégation du Sacré-Cœur et consacré à leur fondateur, le chanoine David Timon, fondateur de l'œuvre de la Jeunesse ouvrière en 1847. Ce musée est installé dans la chambre même où mourut le Père Timon.

Un nouveau collège français créé par les Frères de Ploërmel a été inauguré à Ismaïlia par S. Exc. Mgr Hiral, vicaire apostolique du canal de Suez. Le président du conseil d'administration du canal, M. François-Charles Roux, ambassadeur de France, assistait à l'inauguration.

COURRIER THÉATRAL

Ah ! l'aimable spectacle que nous présente Gilles dans son sous-sol de l'avenue de l'Opéra ! Et, bien entendu, il y a Gilles d'abord avec ses chansons parfois émues, parfois corrosives, mais toujours spirituelles. Il y a aussi Gérard Sety, impayable professeur d'histoire qui illustre sa leçon dans un numéro à transformations où se déchaîne le rire. Il y a enfin la Compagnie Grenier-Hussenot, fidèle à sa formule de burlesque coloré, mais toujours fertile en trouvailles. Que préférer de ces sketches : *les Harengs terribles,* de Breffort, *un Petit Air de trempette,* de Jean Bellanger, où la tremblante lumière d'un projecteur et le jeu saccadé des acteurs restituent avec tant d'humour l'atmosphère des premiers films de Méliès ? Je crois que ma préférence irait plutôt à *l'Etranger au théâtre,* d'André Roussin. Il s'agit, en Europe centrale, d'un couple d'honorables bourgeois qui veulent marier leur fille. Le prétendant arrive, est agréé ; mais la fille aime son propre frère. Horreur ! Et le père, indigné, tue tout le monde, avant de s'exécuter soi-même. Le plus drôle de l'histoire, c'est que ces personnages bouffons s'expriment dans un langage totalement hermétique, lequel n'est que *flatus vocis,* mais qui pourrait être du tchèque, du turc ou du sanscrit, à volonté. Et l'on nous annonce à la fin : « Et dire qu'il y a des gens pour prétendre qu'au théâtre seul le texte compte ! »

Y. G.

LES SPECTACLES

CHATELET
L'opérette à grand spectacle
ANNIE DU FAR-WEST
DANS LA MISE EN SCÈNE LA PLUS FORMIDABLE QU'ON AIT JAMAIS VUE
avec LILY FAYOL et MARCEL MERKÈS

Nous apprenons que M. le Préfet de la Seine vient de confier la direction du Théâtre de la Gaîté-Lyrique à Mme H. Montjoye (à la scène Germaine Roger)

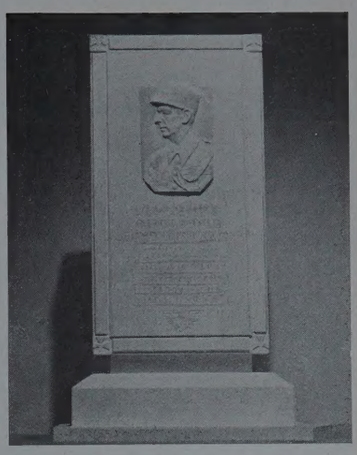
ATELIER
LE BAL DES VOLEURS
JEAN ANOUILH

THÉATRE de la MADELEINE
TRIOMPHE 150e
CHÉRI
de COLETTE et Léopold MARCHAND
VALENTINE TESSIER
JEAN MARAIS
BETTY DAUSSMOND
et tous les créateurs

MONTPARNASSE - GASTON BATY
LE VOYAGEUR SANS BAGAGE
JEAN ANOUILH

LE THÉATRE des ENFANTS MODÈLES est le MODÈLE DES THÉATRES pour ENFANTS

ATHÉNÉE - LOUIS JOUVET
LA PRISONNIÈRE
d'Édouard BOURDET
PIERRE BLANCHAR
Laurence AUBRAY — Lisette LANVIN
LOCATION OUVERTE DE 11 H. A 18 H.



A LA MÉMOIRE DU COLONEL D'ORNANO

La section d'Alger de l'Association des Français libres a pris l'initiative d'élever une stèle à la mémoire du colonel Jean Colonna d'Ornano, héros de l'attaque de Mourzouk, au Fezzan, le 11 janvier 1941, où il devait trouver une mort glorieuse.

La stèle, qui sera érigée à Alger dans la rue qui a reçu le nom de Colonna d'Ornano, porte un médaillon en bronze à l'effigie du colonel dû au sculpteur Charles Gern.

A LA MÉMOIRE DE FOCH

Les Anciens du 20e corps ont fait célébrer en l'église Saint-Louis-des-Invalides une messe à la mémoire de leur grand chef, le maréchal Foch, et à l'intention de tous leurs

morts. Le général Weygand, président de l'association, était au premier rang des nombreuses personnalités qui assistaient à la cérémonie. A cette occasion une palme a été déposée sur le tombeau du maréchal Foch par le ministre des Anciens Combattants.

LE MALAISE DE L'ARMÉE

Par suite d'une coupure nécessitée par la mise en pages, une erreur s'est glissée dans la notice biographique du général de Monsabert qui précédait le premier article de notre éminent collaborateur sur « le Malaise de l'armée ».

Nous avions dit que la 3e D. I. A. avait pris Toulon. En réalité cette ville a été réduite par l'action combinée — en dehors de différents autres éléments — de la 1re D. F. L., de la 9e D. I. C. et d'un groupement de la 3e D. I. A.

Cette rectification, nous la faisons à la demande même du général de Monsabert, qui a tenu ainsi à rendre hommage à la valeur des troupes qu'il commandait lors du débarquement en Provence.

ERRATUM

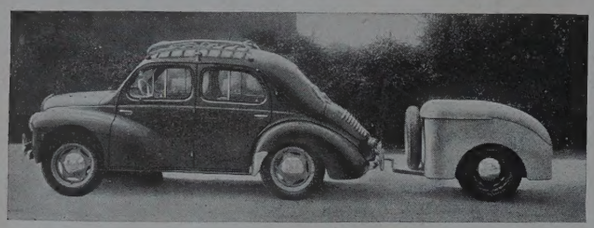
Une erreur d'impression (35,25 au lieu de 30,25) a défiguré une phrase de l'article *Essai de la Fiat 1400* paru dans notre numéro du 25 mars et qu'il convient de rétablir ainsi : « En ce qui concerne l'accélération, départ arrêté, on atteint la vitesse de 100 kilomètres à l'heure au bout de 500 mètres environ (en effet, départ arrêté, on est à 100 à l'heure en 30,85 secondes, alors que les 500 mètres sont couverts en 30,25 secondes) ».

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

NE VOUS ENCOMBREZ PAS...

... puisque l'équipement de qualité O. L. D. permet de dégager l'intérieur de la voiture en transportant paquets, colis, valises, etc., dans la remorque-fourgon, sur la galerie de toit et sur les porte-bagages.

Les remorques métalliques O. L. D. s'attellent à toutes les automobiles. Leur châssis-fourgon est en tôle avec armatures d'acier ; essieu tubulaire surbaissé, ressorts à lames, moyeux à la demande des roues de la voiture, fusées montées sur roulements à rouleaux, plaque de police, mât de triangle et triangle lumineux réglementaire. Les poignées sont montées sur serrures de sûreté.



Cinq types de remorques :
— 600 kilos de charge utile, avec quatre portes armoire et galerie supérieure ;
— 500 kilos de charge utile, avec couvercle supérieur et ouverture à l'arrière ;
— 400 kilos de charge utile, avec couvercle supérieur ;
— La remorque pour 4 CV Renault (modèle ci-dessus), fournie à la couleur de la voiture avec pneus et enjoliveurs de roues identiques à ceux d'origine, pèse 100 kilos, charge utile 200 kilos. Sa stabilité est parfaite, grâce à ses roues indépendantes ;
— Et la toute dernière création des Établissements O. L. D. : la remorque pour 203 Peugeot.

Nous signalons également les remorques métalliques O. L. D. pour bateaux, dont il existe plusieurs types (demandez la notice spéciale).

L'équipement de qualité O. L. D. comprend encore les galeries de toit amovibles ou fixes, les galeries de luxe en acier inoxydable ou en alliage léger, la galerie « escamotable », qui se démonte entièrement et peut se loger dans un étui en toile ; la malle de toit amovible ; les porte-bagages arrière de plusieurs types, les porte-bagages avant et arrière pour 4 CV Renault, arrière pour Simca 6 et Dyna Panhard ; les marchepieds O. L. D. adaptables aux Citroën traction avant ; et les pare-chocs avant et arrière O. L. D. pour toutes voitures.

O. Lecanu-Deschamps, 51, rue Raspail, Levallois. Tél. : PER. 54-11.

INVENTEURS

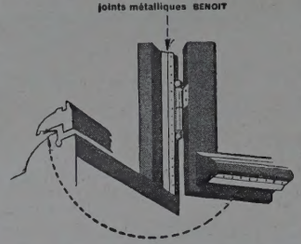
Pour lancer vos nouveautés, utilisez notre rubrique ; c'est le plus sûr moyen de vous faire connaître.

Publicité Moulin, 6, rue de Milan, Paris (9e). TRI. 45-11.

VOUS AUREZ BEAU FERMER VOS FENÊTRES, L'HIVER PROCHAIN...

le vent, la pluie, le froid et la poussière se glisseront dans votre home, si vous n'avez pas fait installer des joints métalliques Benoit en temps utile.

Posés sur vos fenêtres et portes, dans

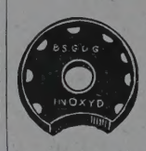


toute la France, par nos techniciens-monteurs, les joints Benoit sont invisibles, pratiquement inusables, garantis dix ans, et économisent 35 % de votre chauffage. N'attendez pas la dernière minute : votre commande passée dès maintenant sera exécutée rapidement.

Demandez notre documentation n° 46 sans engagement de votre part.

Établissements E. Benoit et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). TAItbout 66-24 et 25. A Alger : M. Heilès, Les Brises, Pointe-Pescade.

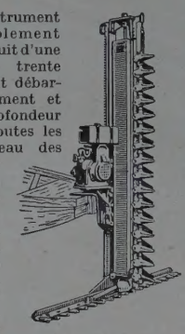
AUTOMOBILISTES PROTÉGEZ VOS ACCUS...



... en posant vous-même l'appareil chimique Inoxyd Ilford, déjà adopté par des milliers d'automobilistes.

Il supprime définitivement la sulfatation, n'exige aucun entretien et garantit un rendement 100 % des accus. En vente (155 fr.) chez tous garagistes et franco contre 180 fr. Inoxyd, 16, rue de la Goutte-d'Or, Paris (18e). *Se méfier des imitations et contrefaçons.*

NOUVEL APPAREIL FAUCARDEUR A MOTEUR (modèle 1950).



Avec cet instrument remarquablement perfectionné, fruit d'une expérience de trente années, on peut débarrasser radicalement et jusqu'à une profondeur de 1 m 50 toutes les surfaces en eau des étangs, canaux et rivières avec un rendement de 7.000 mètres carrés à l'heure.

Cet appareil a été fort remarqué au dernier Salon Nautique. Il est construit par la Maison Cl. Bonnet et Fils, 4, rue de la Bastille, à Paris.

Catalogue F. M. F. I. sur demande.

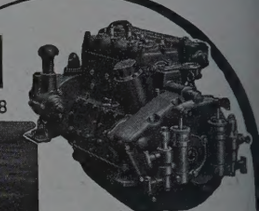
LE DERNIER VOILE TOMBE

Pour la première fois *l'Automobile* « disséqué » pour vous le moteur d la 2 CV Citroën. Vous trouverez égale ment dans ce numéro d'avril :

— Le moteur à injection équipera-t-i nos voitures dans un avenir prochain ;
— Compte rendu du Salon de Genève riche de nouveaux modèles ;
— Ce qu'il faut savoir de la course les trois formules ;
— Vues « écorché » des Ferrari e D. B. et trois planches de Geo Ham ;
— Les essais de la première voiture turbine ;
— Suite de l'enquête international sur l'industrie automobile : Suède Tchécoslovaquie, Australie ;
— Les résultats du Grand Prix d Marseille ;
— Toutes les informations du mond entier. La cote des voitures d'occasion

En vente partout, à défaut franc 50 francs à *l'Automobile*, 6, rue de Milan Paris (9e). C. C. P. Paris 4026-13.

la pinasse
COUACH
TYPE "ARCOA" 48



COUACH
ARCACHON - FRANCE

Pinasse équipée du moteur marin 15 CV Couach, à régime lent et pompe à pistons.

Avantages : vitesse élevée pour une faible puissance. Grande stabilité. Tenue à la mer remarquable. Economie de combustible. Facilité de réparation. Faible tirant d'eau. Manœuvre aisée par un seul homme. Charge utile : 3 tonnes.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

M. René Varin, attaché culturel à l'ambassade de France à Londres, a eu l'heureuse initiative de permettre la présentation côte à côte des deux *Embarquement pour Cythère,* de Watteau, présentation que M. André Chamson, conservateur du Petit Palais, vient de réaliser avec son goût habituel. Venant de l'exposition du Paysage français, à Londres, l'*Embarquement pour Cythère,* de Watteau, avant de retourner au château royal de Berlin, restera donc exposé un mois au Petit Palais à côté de la première pensée pour ce même sujet appartenant au Musée du Louvre.

La confrontation des deux œuvres, augmentée de quelques dessins, études ou croquis pour ces deux tableaux, est un enseignement.

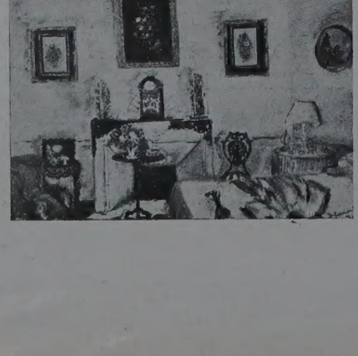
On sait que l'*Embarquement pour Cythère* du Louvre, exécuté par Watteau en 1717, fut le morceau de réception de l'artiste à l'Académie de peinture.

La toile du Louvre, assez esquissée par rapport à celle de Berlin, est un poème délicat. L'atmosphère et la musicalité poétiques dominent. La toile de Berlin, en revanche, trop nettoyée, a perdu ses glacis et une part de son expression avec des parties « désaccordées ». Comme le note Mme Jean Adhémar dans son ouvrage sur l'*Embarquement pour Cythère,* « le sentiment est changé ; c'est le thème de 1717 transposé dans la réalité ». A notre avis il y a du pittoresque, de l'anecdote dans les groupes eux-mêmes ; la confrontation, loin d'être heureuse pour le tableau de Berlin, permet par contre d'apprécier davantage le poème d'amour et de musicalité, l'admirable page picturale qu'est notre *Embarquement pour Cythère,* du Louvre.

Jeanne Serreulles expose ses œuvres à la Galerie de Paris : des peintures à l'huile et des aquarelles. Ses toiles personnelles et colorées semblent se rattacher au style de certains « Nabis », et l'on évoque parfois le nom de Bonnard devant tel *Intérieur à la fenêtre ouverte,* évasion de l'âme vers la nature ensoleillée et multicolore dans ses reflets. Ses *Kiosques à musique* révèlent un certain exotisme, et ses *Bouquets de fleurs* enchantent par les harmonies subtiles que seule une âme d'artiste sait exprimer ; enfin quelques portraits permettent d'apprécier la psychologie de leur auteur.

Mais Jeanne Serreulles pratique aussi l'aquarelle, avec la plus grande liberté de technique, et ses *Vues de Rome* sont excellentes à notre avis, ainsi que certaines études de costumes pour un ballet intitulé *Entrez dans la Danse.* C'est l'œuvre d'une artiste aux dons incontestables.

Maurice Sérullaz.



LES LEÇONS D'UNE MANIFESTATION GASTRONOMIQUE

La section gastronomique des Arts ménagers vient de prendre fin après trois semaines de galas échelonnés les lundis, mercredis et samedis.

Cette manifestation, intermittente avant la guerre — elle eut lieu en 1924, 1927, 1931 et 1939 — va-t-elle devenir annuelle ? Ce serait souhaitable. Elle fait aux cuisines régionales et aux vins de France une précieuse propagande, soulignée par la présence à chaque dîner d'un ambassadeur d'une nation amie ; elle maintient le goût de la haute cuisine ; elle crée une émulation salutaire entre les grands chefs de nos restaurants provinciaux qui, tour à tour, viennent se faire apprécier à Paris.

Comme l'an dernier, le Salon a connu la grande affluence. Le nombre des convives avait été limité à deux cent cinquante, mais on refusa tous les jours de nombreux aspirants. Avant la guerre — mais il y avait beaucoup plus de repas : 43 en 1931, 23 en 1939 — l'empressement était infiniment moins vif, surtout les premiers jours. prix, 100 francs par tête, équivalait se blement en 1939 à ceux pratiqués dans restaurants de haute classe. Aujourd'hui y a une rupture éclatante entre les deux. donnait en 1949 pour 1.600 francs et c année pour 2.200 francs (service compris) repas qui eût été porté ailleurs en 3.500 francs et 5.000 francs par tête. Ce la générosité des régions viticoles, qui plupart offrirent les vins, permit en pa ce large abattement, peut-être un excessif.

Quelle fut la journée la plus réussie ? apparaît impossible de le déterminer. Tou eurent de la classe et chacune sa cime, ou vin. Cela grâce à une préparation mi tieuse, dont il convient de louer notamm le directeur technique de la secti M. André Pignarre, qui, durant plusie mois, prépara puis surveilla de très près somptueuses réalisations.

P.-E. C

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Albert Mousset : *Petite Histoire des grands monuments de Paris* (Amiot-Dumont).

Ce livre aidera à mieux comprendre le charme de Paris, où l'on se sent, comme dit l'auteur, « entouré » mais non point « étouffé » d'histoire. Celle des monuments de la capitale que narre ici avec enjouement et esprit M. Albert Mousset abonde en anecdotes curieuses ou piquantes et qui offrent matière à maintes réflexions. L'histoire ainsi contée a bien des agréments. Elle n'en offre pas moins toutes les garanties requises. Notre éminent collaborateur a exploré minutieusement les archives parisiennes. Chemin faisant, il rectifie plus d'un trait douteux, plus d'une légende, tandis qu'il verse d'autre part au dossier des détails inédits qui l'éclairent et le colorent. Ainsi, en chartiste patient et en Parisien épris de sa ville et qui la connaît « jusque dans ses verrues », il nous rend sensibles, en nous promenant à travers les rues, les monuments et les statues, aux variations de l'esprit public.

CHRONIQUE FLORALE

L'été est la saison des fleurs, et la nat offre alors une infinie variété d'espèces de ratives. Parmi toutes ces concurrentes, la p férence va de plus en plus aux oignon fleurs, dont la vogue augmente chaque an en raison de leur facilité de transport aut que de la simplicité et de la sécurité de l culture.

Parallèlement à cette facilité de culture, horticulteurs du monde entier se sont ap qués à développer la beauté et l'origina des fleurs. Beaucoup de ces chercheurs s Français. Nous devons à l'un des p illustres, Lemoine, les magnifiques glaïe actuels dont les fleuristes font un si la emploi.

Un nouveau coloris, le *bleu,* a pu obtenu et fixé. Jusqu'à ces dernières ann il était totalement inconnu dans cette esp

D'autres semeurs français, Jean Via Crozy, etc., ont amélioré avec le même cès les cannas, et l'on a justement non cannas à fleurs d'orchidées leurs dernie créations.

ACTUALITÉ JURIDICO-POLITIQUE

Simple comparaison

Les scènes scandaleuses — c'est le moins qu'on en puisse dire — qui récemment se sont déroulées dans l'enceinte de l'Assemblée nationale en l'instant précis où le chef de l'Etat français allait représenter la dignité du pays auprès du peuple le plus épris de tenue, de « cant » et de respectabilité qui soit appellent quelques réflexions d'actualité sur la pratique du régime parlementaire importé chez nous d'Angleterre avec le whisky et le « shake hand ».

Au siècle dernier, et sous la Troisième République, les séances au parlement comportaient une certaine décence, voire quelque noblesse. Lorsque se posait une question d'ordre moral ou social, politique ou culturel — séparation des Eglises et de l'Etat, rapports avec le Vatican, libertés publiques, en matière d'enseignement, d'association, de syndicat, de l'exercice du droit de grève — le débat s'élevait avec les voix passionnées, mais généreuses, d'un Gambetta ou d'un Freppel, d'un Jaurès ou d'un Albert de Mun, d'un Viviani ou d'un Waldeck-Rousseau, voire d'un Cassagnac, champion redoutable sur tous les terrains. Les adversaires se répondaient mutuellement. Dans la lutte, l'injure n'avait pas remplacé l'argument. Il est vrai qu'il n'était pas encore dans l'arène d'Erynnies pour se rouler à terre et pour mordre ou griffer les gardes chargés de mettre fin à leurs exploits.

Le grief mérité toutefois par ce régime était celui de débats rendus interminables par les flots d'une éloquence jaillis d'une tribune intarissable et caricaturés par le pinceau d'un de nos meilleurs humoristes d'alors sous le titre: « les Bouches inutiles ».

Là-dessus j'avais été, au contraire, pleinement édifié, dans la période d'avant guerre, par les séances du parlement anglais. Dans la Chambre des communes, pas de tribune servant de piédestal à l'orateur, celui-ci parlant de sa place et se levant pour prononcer, je ne dirai pas son discours, mais ses observations, émises *sotto-voce,* sur un ton calme et sans emphase, et ponctuées non par des applaudissements bruyants, mais par les simples « cheer ! » traditionnels. J'avais l'impression d'assister à une délibération de conseil d'administration.

Une telle tenue s'apparente étroitement à l'économie du régime parlementaire britannique. Avant l'avènement du « Labour party », il se réduisait à un jeu de bascule entre les deux grands partis « Whig » et « Tory », qui se succédaient sous l'égide du pouvoir royal. Chacun d'eux avait — et a encore — pour le représenter dans les débats, un « whip » (fouetteur), appointé à cet effet, et celui de l'opposition l'est sur les deniers de l'Etat ; ce dernier trait en dit long sur un libéralisme qui est l'honneur de l'institution politique anglaise.

De celle-ci nous avons adopté l'étiquette, à défaut du contenu. Il ne suffit pas de transplanter un produit de sol pour qu'il prospère. Encore faut-il qu'il rencontre, pour reprendre, des conditions favorables de terroir, de nourriture et de climat. Telle sera la conclusion de ces quelques lignes.

P.-L. R.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Paul Bonneau et son ensemble symphonique viennent d'offrir la première audition d'une partition nouvelle d'Elsa Barraine, Premier Grand Prix de Rome ; l'œuvre ne manque ni d'originalité ni de saveur ; elle s'intitule : *Coiffures,* et semble particulièrement destinée à être véhiculée par les ondes; en effet, chacun des morceaux qui la composent offre un caractère pittoresque, évocateur, qui supplée à l'absence de vision. L'humour de l'éminente femme compositeur s'est donné libre cours. Les « plumets et feuilles de chêne » dénotent une certaine malice de bon aloi, créée par l'ampleur du thème un peu emphatique, par un écho d'allure martiale. Les « casquettes à carreaux » font suite à cette ouverture, sous forme de parodie, et le talent d'Elsa Barraine est si puissant qu'elle ne parvient pas à être vulgaire, même en présentant des sonorités bruyantes et un thème de qualité ordinaire soutenu par les cordes pincées ; les « petits bibis et chapeaux melons » ont entraînants ; ils adoptent un faux air de « french cancan », tandis que les bonnets d'âne et les fichus de laine semblent souffrir de leur triste condition. Comme un glas qui sonne, voici que surgissent les voiles de veuves et de fantômes précédant la couronne d'épines. Mais l'éminente artiste ne veut pas se laisser envahir par de tristes pensées ; le dernier numéro de cette série d'images sonores, « Fausses Perruques », est d'un entrain endiablé. Les perruques étant déjà en elles-mêmes des attributs supplémentaires, sans doute s'agit-il d'objets préfabriqués, non pas en cheveux, mais en chanvre. Malgré quelques passages incisifs, les *Coiffures* plairont aux musiciens et au public.

C'est une pièce toute simple et bien morale qui vient d'être montée à la radio. Elle est baptisée, peut-être un peu pompeusement, *Opéra-Comique* ; en effet, une demi-heure suffit à Jules Barbier et à Maurice Maréchal pour conter l'aventure de Catherine et de ses amoureux, d'après Erckmann-Chatrian. Ce sont là des moments bien remplis. Jane Rolland se montre excellente dans le rôle de l'héroïne, jeune orpheline qui gère une hostellerie et tient en respect, avec l'appui de sa bonne Salomé, en l'espèce Mireille Berthon, une imposante cohorte d'admirateurs épris de sa beauté, peut-être aussi de ses biens au soleil... Selon la coutume romantique, elle préfère le pauvre instituteur Walter, fort bien incarné par Peyron, au riche maire de son village alsacien, à qui Lovano prête sa voix chaleureusement timbrée. Celui-ci cherche en vain, par les pires moyens, à se débarrasser du professeur, l'amour triomphe gaiement, et le mariage vient conclure cette petite pièce joyeuse, bien construite, amusante, dotée d'une musique plus franche et saine que pittoresque et nouvelle. L'orchestre radio-lyrique, conduit par Cariven, a su mettre en valeur ces pages qui s'apparentent nettement à l'opérette.

W.-L. LANDOWSKI.

PHILATÉLIE

LE 70e ANNIVERSAIRE DU MARÉCHAL STALINE

Plusieurs séries ont été émises par les pays de l'Est à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de Staline. En *U. R. S. S.,* l'émission a consisté en un bloc de grand format, comprenant quatre timbres de même valeur, 40 kopecks. Les types sont différents et représentent successivement : la maison natale de Staline ; Lenine et Staline pendant la révolution ; Lenine et Staline ; Staline au travail.

En *Hongrie,* trois vignettes au même type (portrait de Staline), 60 filler, 1 et 2 florins, ont été mises en circulation, à la fois dentelées et non dentelées. La série émise par la *Bulgarie* se compose de deux valeurs, 4 et 40 levas (effigie de Staline et Staline prononçant un discours). La *Roumanie* s'est contentée d'un seul timbre, un 31 lei (vendu dentelé et non dentelé). Enfin, la *Tchécoslovaquie* a fait paraître des timbres de 1 k. 50 et 3 k., ayant chacun pour sujet une effigie différente de Staline en uniforme.

JACQUES BELLAY.

HOTELS et VILLÉGIATURES

CÉVENNES

VALS
(Ardèche)
Saison 1er juin au 1er octobre
La station la moins chère
FOIE, ESTOMAC, DIABÈTE, PALUDISME
Buvette, établis. thermal, casino, piscine. Bois et rivières, pêche et sport. HOTELS TOUTES CATÉGORIES.
Renseignements :
COMITÉ PROPAGANDE, Bureau V
Trains directs PARIS-VALS

CÔTE D'AZUR

Gd HOTEL du CAP-FERRAT
Le Paradis de la Riviera
entre Nice et Monte-Carlo. Tél. : 250-20.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

HOTEL particulier à **NEUILLY-SUR-SEINE**, Bd VICTOR-HUGO, 74.
MISE A PRIX : UN MILLION
A adj. Ch. Not. Paris 18 Avril, 14 h. S'adr. Me **PHILIPPOT**, not., 60, Chaussée d'Antin.

DANS TOUT INTÉRIEUR MODERNE
LA PENDULE A POSER

GIROD

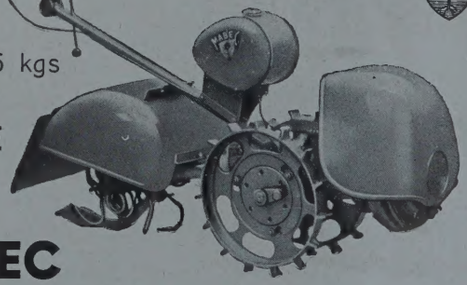
EN VENTE EXCLUSIVE
CHEZ LES BONS HORLOGERS

Manufacture d'Horlogerie GIROD
à MORBIER (Jura)

MINIMUM D'ENCOMBREMENT **MAXIMUM DE RENDEMENT**

MOTOCULTEUR

MABEC



2,5 CV. 65 kgs

FRAISE-CHARRUE

Ste MABEC
27, RUE D'ORLÉANS, NEUILLY-SUR-SEINE - Tél. : MAI 73-30

SAUVÉ PAR UN ŒUF DE PAQUES, OU UNE ESTOCADE A LA HAUTEUR !
(SOUVENIRS DU BARON DE CRAC), par CAMI.

« En Espagne, au cours d'un voyage,
« Un noble hidalgo m'invita,
« Je séduisis par mon visage,
« Sa brune fille Lolita.
« A Pâques, pour marquer la fête,
« Et faire un présent à Lola,
« Je cours à la ville, et j'achète
« Un grand œuf plein de chocolats.

« Orné d'un ruban écarlate,
« L'œuf avait bon air. Je repars,
« Et dans la sierra je me hâte,
« Quand j'entends mugir quelque part...
« Et brusquement un buisson bouge,
« Un taureau surgit !... Quel émoi !...
« Fixant de l'œuf le ruban rouge,
« Il s'élance et court après moi !

« Je me disais : « Tu vas peut-être
« Mourir loin du sol parisien ! »
« Quand devant moi je vois paraître
« Le jet d'eau d'un puits artésien !
« Je place mon œuf, sans panique,
« Sur le jet, je l'enfourche, et puis,
« Comme dans les tirs hydrauliques,
« L'œuf monte, et je monte avec lui !

« Sous le jet où je me balance,
« Le taureau était là, déjà.
« Je prends mon épée et la lance
« Sur lui, comme une navaja !
« Il roule mort. Je saute à terre,
« Le seigneur, les gens du hameau,
« M'acclament, et, dois-je le taire ?
« Lolita me dit : « Yé t'aimo ! »

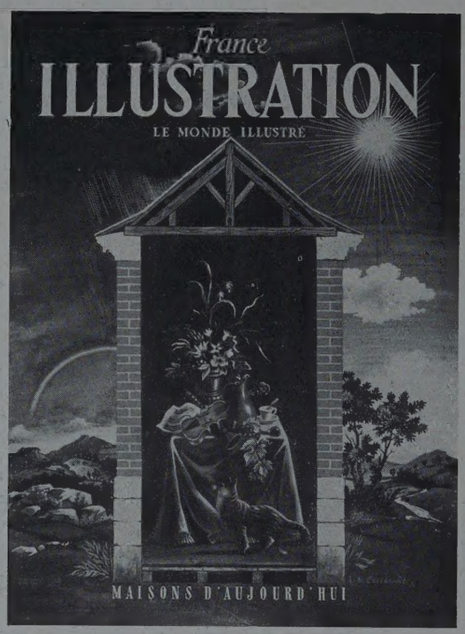
« Le roi me sacra « grand d'Espagne »,
« Empereur des toréadors,
« Vicomte de Tranche-Montagne,
« Et duc Cracos del Cracador !
« Puis il ajouta : « Yé proclame
« Qu'avoir, à cheval sur un œuf,
« Estoqué, d'un seul coup de lame,
« Un taureau, c'est un succès bœuf ! »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

LISEZ LA SEMAINE PROCHAINE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LE NUMÉRO SPÉCIAL



DE PRINTEMPS

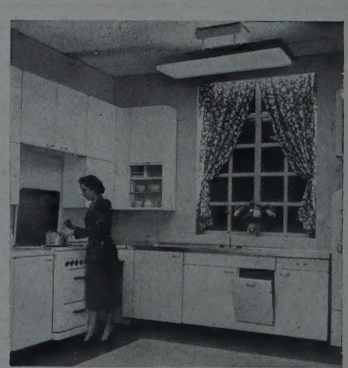
MAISONS D'AUJOURD'HUI

HORS-TEXTE, TRÈS NOMBREUSES PHOTOGRAPHIES EN COULEURS, EN HÉLIOGRAVURE ET EN NOIR
DES SOLUTIONS PRATIQUES POUR L'INSTALLATION ET L'AMÉNAGEMENT DE LA MAISON

Des avis autorisés de MM. Georges DUHAMEL, de l'Académie française, Auguste PERRET, de l'Institut, Nicolas du PLANTIER, Urbain CASSAN, Jacques ADNET, Bernard CHAMPIGNEULLE, Henri SAMUEL, HARMAND.

UN VÉRITABLE ALBUM - UN GUIDE PRATIQUE - PRIX : **400 fr.**

★



RETENEZ-LE DÈS AUJOURD'HUI CHEZ VOTRE FOURNISSEUR HABITUEL